

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 10 (1960)
Heft: 4

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE

G.-M. BEHLER, O.P. : *Les Confessions de Jérémie*. Tournai, Editions de Maredsous, 1959, 105 p. Collection « Bible et vie chrétienne ».

Ce livre contient des méditations très attachantes sur les fameuses « confessions » de Jérémie (Jér. 12 : 1-5 ; 15 : 1-11, 15-21 ; 17 : 12-18 ; 20 : 7-13), et sur la péricope contre les faux prophètes (23 : 9-29). L'auteur manie prudemment la critique du texte et touche souvent aux questions historiques, bien que ces dernières ne jouent pas un rôle déterminant dans l'exégèse. Les méditations contiennent de nombreux parallèles bibliques — l'auteur connaît à fond les Ecritures — mais aussi des références, toujours utiles, aux Pères (Tertullien, Théodore, Augustin, Thomas), aux mystiques (Suso, Thérèse d'Avila, Catherine de Sienne) et à l'expérience personnelle du moine. Un très bel exemple de spiritualité catholique romaine, baignée dans la pensée de la Bible et où le besoin de l'intimité avec Dieu est très marqué. Les fausses notes sont rares ; signalons par exemple la remarque déconcertante de la page 19, où la belle phrase « Avant tout culte, Dieu exige le don du cœur » est illustrée par la citation de Juges 16 : 15, c'est-à-dire le reproche adressé à Samson par Dalila : « Comment peux-tu dire : Je t'aime ! puisque ton cœur ne m'appartient pas ? »

CARL A. KELLER.

P. DRIJVERS, O.C.S.O. : *Les Psaumes*. Genres littéraires et thèmes doctrinaux. Paris, Editions du Cerf, 1958, 221 p. Collection « Lectio divina », 21. Traduit du néerlandais.

Le Psautier, autrefois la seule collection de cantiques des Eglises réformées, a été plus ou moins évincé de sa place privilégiée par l'évolution théologique des deux derniers siècles. Comment le chrétien peut-il de nouveau en faire son livre de prières ? Un religieux nous montre ici la solution catholique romaine qui, moyennant certaines modifications, pourra être adaptée à la piété évangélique. La méthode est simple. On répartit les psaumes en groupes, selon leur genre littéraire. On étudie ces groupes l'un après l'autre, psaumes de louange ou hymnes, psaumes d'action de grâces, psaumes de supplication, etc. On décrit d'abord soigneusement le « Sitz im Leben » de chaque groupe, surtout les exigences rituelles qui l'ont fait naître, et on analyse ensuite la composition littéraire des psaumes en question. Enfin, on présente les idées religieuses — les « thèmes doctrinaux » — qui s'expriment dans ce groupe, pour aboutir à la constatation que le sens littéral s'achemine, selon le dessein de Dieu, vers le sens plénier révélé dans le Nouveau Testament. Le message de la rédemption du peuple de Dieu conduit ainsi à sa pleine réalisation dans l'œuvre du Christ, et le problème de la souffrance — thème des psaumes de supplication — trouve sa solution dans la souffrance de Jésus, de l'Eglise et du croyant. Le chrétien entrera pleinement dans la prière du Psautier en tenant compte du sens plénier des textes, c'est-à-dire en les lisant en fonction de ce qu'il sait du Christ. — Ces réflexions exégétiques et théologiques rejoignent parfaitement celles d'un

chrétien réformé ; on n'en sera à regret que plus conscient de l'exclusivisme de l'auteur, pour qui elles semblent être réservées à ceux qui suivent la liturgie de l'Eglise de Rome et qui en pratiquent le bréviaire. — L'exposé sur les genres littéraires, remarquablement clair et complet, suit de près les thèses de H. Gunkel. Une question : est-il certain que les psaumes de supplication « n'ont pas vu le jour dans un cadre liturgique » (p. 101 et 53) ? Les recherches récentes vont dans un autre sens. — Abstraction faite des réserves mentionnées, ce livre — fruit du renouveau biblique dans l'Eglise catholique romaine — mérite notre attention.

CARL A. KELLER.

G. W. AHLSTRÖM : *Psalm 89. Eine Liturgie aus dem Ritual des leidenden Königs.* Lund, Gleerups, 1959, 228 p.

Voici enfin, après bien des années, un nouvel ouvrage de l'école scandinave qui expose avec modération et conviction les théories de l'école « patterniste ». On consultera avec profit le passage central du livre dans les pages 139 ss. où l'auteur prouve que la supplication royale du psaume 89 reflète une situation cultuelle, situation où les puissances du chaos semblent l'emporter, où le roi est humilié et acculé à invoquer l'intervention de Yahvé, fidèle à ses promesses. Ce rite royal fait partie de la fête d'automne. Selon l'auteur, tous les psaumes portant la marque *maskil* se rapportent au grand problème du renouveau de la vie et de la victoire sur la mort et sur la souffrance. Signalons que M. Ahlström, bien qu'au courant des analogies fournies par le culte de Tammuz et par d'autres rites babyloniens, n'imagine pas une influence directe de celles-ci sur les textes israélites (p. 146 s.). Au contraire, il relève l'originalité d'Israël qui a évolué indépendamment de la religion babylonienne, bien que parfois parallèlement à elle. Il propose par surcroît une interprétation très personnelle du fameux *ledawid* des psaumes bibliques : dans les rites du renouveau de la vie lors de la grande fête d'automne, le roi joue le rôle du dieu cananéen Dwd qui souffre, meurt et ressuscite. Les psaumes *ledawid* sont composés pour être utilisés dans ce culte. La religion d'Israël s'élève, en effet, sur un fond cananéen. Cependant, les cananéismes furent résolument adaptés à la foi en Yahvé. — Le lecteur qui admet l'existence en Israël de la fête du Nouvel-An estimera que ce livre est une importante contribution à l'étude des psaumes.

CARL A. KELLER.

MARC PHILONENKO : *Les interpolations chrétiennes des Testaments des douze Patriarches et les manuscrits de Qoumrân.* Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 68 p. Cahiers de la RHPhR, 35.

Les « Testaments des douze Patriarches », fameuse somme d'une morale s'inspirant avant tout des traditions vétérotestamentaires et apocryphes, sont-ils une œuvre juive, ou une œuvre juive à interpolations chrétiennes, ou une œuvre purement chrétienne ? Les découvertes de Qoumran tendent, on le sait, à donner raison à ceux qui y voient une composition juive, voire essénienne. L'identité de pensée et de style entre les documents de la communauté des fils de la lumière d'une part, et les Testaments d'autre part, est en effet évidente, et les fragments de ces derniers retrouvés dans les grottes confirment cette impression. Restent cependant les quelques passages « messianiques » des Testaments qui ont une résonance si étrangement chrétienne. Comment les expliquer ? C'est le problème auquel s'attaque M. Philonenko, spécialiste des questions qoumranianes. — La littérature des Testaments est le résultat d'une

évolution compliquée, elle a subi des transformations multiples, elle a été élargie, élaborée, abrégée, interpolée à maintes reprises. M. Philonenko choisit pour son étude une certaine couche d'« interpolations » isolée naguère par F. Schnapp et dans laquelle figurent toutes les prétendues « interpolations chrétiennes ». Il montre que par son langage et par sa teneur, cette couche particulière s'apparente étroitement aux manuscrits de Qoumran, qu'elle est donc comme tout le reste, d'origine essénienne. Elle accuse une certaine « christologie » essénienne, christologie qui glorifie l'énigmatique personnage du « maître de justice ». Certes, cette christologie des Testaments n'est pas simplement celle des textes du désert de Juda. Sur bien des points, elle en majore et précise la portée. — L'auteur offre une analyse minutieuse des passages choisis. Ses résultats « christologiques » ne peuvent être jugés que dans le cadre de l'ensemble du problème du « maître de justice », loin d'être résolu.

CARL A. KELLER.

HANS WILDBERGER : *Jahwes Eigentumsvolk*. Zurich, Zwingli-Verlag, 1960, 126 p. Abhandlungen zur Theologie des Alten und Neuen Testamentes, 37.

Cet ouvrage clair et suggestif s'appuie avec une confiance un peu exagérée sur une thèse de G. von Rad, selon laquelle l'ancien « Credo historique » d'Israël, la tradition donc de la sortie d'Egypte et de l'entrée en Palestine, ignorait le séjour du peuple au pied du Sinaï et la conclusion d'une alliance avec Dieu sur cette montagne. La tradition du Sinaï (Ex. 19 ss.) n'aurait pas, à l'origine, fait partie de la tradition de l'Exode. Elle aurait évolué séparément de la dernière. Il faudrait soigneusement distinguer entre la tradition de l'alliance (Sinaï) d'une part et la tradition du salut (sortie d'Egypte, entrée en Palestine) d'autre part. — On trouve cependant dans le texte actuel de la théophanie au Sinaï quelques versets rappelant précisément la sortie d'Egypte et établissant par là le fait de l'élection d'Israël (Ex. 19 : 4-6). Ces versets ne sont pas à leur place, ils ne ressortissent pas de la tradition du Sinaï. M. Wildberger pense qu'il s'agit là d'un texte liturgique utilisé dans la fête des azymes célébrée à Gilgal, au bord du Jourdain. Cette fête évoquait la sortie d'Egypte et le passage de la mer des Roseaux en proclamant l'élection d'Israël par Yahvé. La tradition du Sinaï, en revanche, avait son *Sitz im Leben* dans une autre fête, la fête des Tabernacles, célébrée régulièrement à Sichem pour renouveler l'alliance. Et M. Wildberger d'analyser l'idéologie de la fête de l'élection d'Israël, le processus de son amalgame avec la tradition de l'alliance, et surtout la place occupée par la tradition du salut et de l'élection dans la religion ultérieure d'Israël. — M. Wildberger apporte un grand nombre d'observations originales et de précisions importantes. Retenons entre autres la thèse que deux éléments distincts sont réunis dans la notion de la « royauté » de Yahvé dont l'un appartient à la tradition de l'élection et l'autre à la strate cananéenne de la religion d'Israël. Ou encore l'hypothèse relative à l'origine de la fête des azymes, et la possibilité de deux centres simultanés de l'amphictyonie. Dans l'ensemble cependant on a l'impression que l'ouvrage de M. Wildberger montre, par ses conclusions, la fragilité de la thèse de von Rad sur laquelle il repose. L'ancienne amphictyonie d'Israël aurait donc possédé deux traditions indépendantes, chacune constitutive et chacune évoquée et renouvelée dans une des grandes fêtes centrales : la tradition de l'alliance et la tradition de l'élection. Or, l'amphictyonie étant une confédération de tribus, la tradition de l'alliance est fondamentale pour elle.

Cette confédération étant fondée par Yahvé (on insiste sur le fait que Yahvé lui a accordé et lui accordera toujours son salut), la tradition de l'élection et de la sortie d'Egypte est tout aussi importante. Davantage : les deux traditions s'impliquent mutuellement, elles sont inséparables l'une de l'autre. Yahvé, qui a fondé l'alliance, se définit par le salut qu'il a accordé à son peuple, et ce salut lui aussi concerne le peuple qui reçoit l'alliance. Election et alliance sont deux aspects d'un tout. M. Wildberger lui-même admet que la combinaison des deux traditions s'est opérée à une date très ancienne. Rien ne nous empêche d'envisager qu'elle a existé dès le début de l'histoire de l'amphictyonie. — Comment expliquer alors le fait que certains sommaires de la foi d'Israël mentionnent la sortie d'Egypte et l'entrée en Palestine mais passent sous silence les événements du Sinaï ? M. Wildberger constate qu'Ex. 19 : 4-6 est le seul passage où se trouvent réunis tous les motifs de l'élection (p. 38). En général, les textes n'en citent qu'un ou deux. De même, l'histoire complète de l'Exode comprenant l'élection, le salut et l'alliance, n'est racontée que dans quelques textes tant anciens que récents, alors que souvent on se sent libre d'omettre l'un ou l'autre élément. Il n'y a pas à s'étonner de cette liberté. CARL A. KELLER.

JEAN HÉRING : *La seconde épître de saint Paul aux Corinthiens.*
Commentaire du Nouveau Testament, VIII. Delachaux et Niestlé,
Neuchâtel et Paris, 1958, 115 p.

Auteur déjà de deux commentaires parus dans la même collection (sur I Corinthiens et Hébreux), Jean Hering a droit par ce nouvel ouvrage à la reconnaissance de ceux qui attendent impatiemment que se complète la série des commentaires de Delachaux et Niestlé. Dans son étude sur la seconde épître aux Corinthiens, on retrouve les qualités que révélaient ses œuvres exégétiques antérieures. Tout d'abord, l'originalité de la traduction : par exemple en 1 : 22 (« a versé dans nos coeurs les arrhes (du salut), c'est-à-dire le Saint-Esprit », meilleur que la traduction usuelle « les arrhes du Saint-Esprit »), ou en 7 : 2 (où Hering traduit, avec le P. Allo, « Comprenez-nous bien », plutôt que « Faites-nous une place dans vos coeurs »). Ensuite, il y a la netteté et la sobriété de certaines mises au point : par exemple, à la page 21, troisième paragraphe, la rectification quant à la prétendue influence des religions des mystères sur la mystique paulinienne. Enfin, avec le professeur de Strasbourg, on ne se perd jamais dans des considérations accessoires ; il va droit au fait : ainsi, à propos de 3 : 17 a (rendu par nos traductions courantes « le Seigneur, c'est l'Esprit »), il reprend une conjecture ancienne d'un prêtre anglican, Graverol, qui rétablit le parallélisme entre 17 a et 17 b, et propose « là où est le Seigneur est l'Esprit », ce qui permet une explication satisfaisante de ce texte difficile. Dans la mesure du possible, il a allégé l'exposé, ce qui rend aisé l'usage de son commentaire. Il est dommage, cependant, qu'il l'ait parfois trop allégé, en laissant le lecteur sur sa soif. Pour reprendre le cas de 3 : 17 a, il reconnaît que sa conjecture textuelle n'est appuyée par aucun témoin. Pourquoi alors n'a-t-il pas prolongé son argumentation en montrant que le sens pour lequel il opte s'accorde avec le contexte ? En effet, au v. 8, Paul a indiqué que la nouvelle alliance est caractérisée par le ministère de l'Esprit, et aux v. 14-16 que la nouvelle alliance se réalise en Jésus-Christ ; par conséquent, le v. 17 relie ces deux affirmations en rappelant que le ministère de l'Esprit ne s'accomplit que là où le Seigneur est reconnu. — En appendice, on peut lire des « Remarques sur les origines de l'apostolat d'après le Nouveau Testament », où est souligné le rôle de Jacques, le frère du Sei-

gneur, à Jérusalem, et où Héring énumère les quatre conceptions de l'apostolat qui, selon lui, caractérisent le christianisme primitif. Cela prouve une fois de plus que l'on aurait tort de considérer l'apostolat comme une institution rigidelement définie dès le début.

JEAN-CLAUDE MARGOT.

WALTHER LÜTHI : *Les Actes des apôtres.* Traduction française d'Emile Marion. Genève, Labor et Fides, s. d. (1959), 294 p.

Entre Pentecôte 1955 et Pentecôte 1958, le pasteur W. Lüthi présenta à ses paroissiens de Berne une série d'études bibliques sur le livre des Actes. L'original allemand en a paru chez Fr. Reinhardt, à Bâle, tandis que la traduction française a trouvé place dans la collection de commentaires bibliques de Labor et Fides. Étant donné la tournure très homilétique de l'ouvrage, il ne faut pas s'attendre à y trouver (même si on le regrette) une discussion, aussi rapide soit-elle, des problèmes de critique posés par le texte. Par contre, on sera saisi par ce qui a été la qualité de toujours de Walther Lüthi, ce sens de l'actualisation du message biblique, ce souci constant de montrer en quoi les passages commentés sont une parole pour notre temps. Si le livre des Actes a été trop souvent invoqué à tort et à travers pour justifier des mouvements de tendance plus ou moins pentecôtisante, les pages rédigées à son sujet par le pasteur de Berne sont heureusement stimulantes pour la foi et équilibrées dans la formulation, comme le montrent en particulier les lignes consacrées à l'œuvre actuelle du Saint-Esprit : « C'est de l'entêtement de croire que l'effusion du Saint-Esprit doit revêtir exactement la même forme qu'en ce certain matin de Pentecôte... Le Saint-Esprit est assez riche pour se manifester sous des centaines et des milliers de formes toujours nouvelles... » (p. 27). Pasteurs et laïcs méditeront par conséquent avec profit ce commentaire des « Actes du Saint-Esprit », qui les aidera à prendre conscience de ces « formes nouvelles » que réclame le témoignage de l'Eglise dans le monde d'aujourd'hui.

JEAN-CLAUDE MARGOT.

STANISLAS GIET : *L'Apocalypse et l'histoire.* Étude historique sur l'Apocalypse johannique. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 260 p.

En lisant la *Guerre juive* de Josèphe, le professeur strasbourgeois eut l'idée que les quatre contingents amenés des environs de l'Euphrate pouvaient avoir quelque rapport avec les quatre anges d'Apoc. 9 : 14, qui attendaient sur l'Euphrate l'heure d'intervenir. Partant de ce parallèle possible, l'auteur trouva quantité d'allusions aux événements de la guerre juive dans le texte d'Apoc. 8 : 13 à 11 : 19 : la période de cinq mois (9 : 5) correspondrait à la première période de la guerre juive, et les quarante-deux mois (11 : 2-3) à la durée des campagnes de Vespasien et Titus ; les deux témoins laissés sans sépulture rappellent les grands-prêtres tués en 68, etc. — L'énigme des rois, selon M. Giet, s'explique dans une grande mesure par les événements contemporains, le septième roi étant Vespasien (13 : 3, 17 : 10) ; le sixième qui a disparu et doit revenir serait Néron, dont les peuples d'Asie attendaient le retour. — L'auteur est amené à diviser l'Apocalypse en quatre septenaires : les deux premiers rappellent les phases de la guerre juive ; les deux derniers décrivent en des termes semblables, par un procédé de parallélisme, la persécution et les luttes à venir. — Ainsi, l'Apocalypse aurait été écrite au lendemain de la guerre juive, tandis que presque tous les historiens la situent vingt-cinq ans plus tard,

au temps de la persécution de Domitien. M. Giet s'attache à montrer que le culte impérial était déjà dans les mœurs au temps de Vespasien, et faisait partie de la politique du premier Flavien ; le Voyant de Patmos aurait discerné très tôt la gravité du conflit entre le monde romain et l'Eglise.

FRANCIS BAUDRAZ.

HANNS LILJE : *L'Apocalypse. Le dernier livre de la Bible.* Introduction et commentaire. Traduit de la 5^e édition allemande par Jean-Luc Pidoux. Paris, Payot, 1959, 294 p. Bibliothèque historique.

Paru en janvier 1940, le commentaire de Lilje a connu un grand succès en Allemagne, où l'Apocalypse avait repris une actualité singulière : comme l'Eglise ancienne devait résister à la religion impériale romaine, l'Eglise allemande était appelée à résister aux prétentions du nazisme totalitaire. Les nombreuses rééditions de ce livre montrent que bien des gens, à travers les victoires et les défaites de la guerre, ont cherché une réalité qui dépassait l'histoire. — Pour le plan de l'Apocalypse, l'auteur a suivi le plan de Lohmeyer, qui divise la plus grande partie du livre en sept groupes, contenant chacun sept visions ou événements ; ce découpage est ingénieux, mais pas toujours convaincant. — Le souci de Lilje est avant tout théologique : il s'arrête peu aux problèmes littéraires et historiques, et va droit à la signification et au message actuel des visions et descriptions. L'introduction, consacrée à la doctrine chrétienne de l'histoire et de l'eschatologie, est magistrale. — La traduction excellente de M. Jean-Luc Pidoux rend aisée la lecture de cet ouvrage.

FRANCIS BAUDRAZ.

JEAN DANIÉLOU : *Théologie du judéo-christianisme.* Histoire des doctrines chrétiennes avant Nicée, vol. I. Tournai, Desclée & Cie, 1958, 457 p.

Par cet ouvrage, le P. Daniélou a apporté une importante contribution à l'étude des origines chrétiennes. Le judéo-christianisme dont il s'est proposé de retracer les grandes lignes est un judéo-christianisme au sens large, à savoir « une forme de pensée chrétienne qui n'implique pas de lien avec la communauté juive, mais qui s'exprime dans des cadres empruntés au (bas)-judaïsme » (p. 19). Il s'agit de la théologie de structure sémitique qui aurait, selon l'auteur, précédé dans la « grande Eglise » la théologie de forme hellénistique née vers l'an 150 avec les écrits des pères apologètes. Son héritage littéraire se compose d'apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament, d'écrits des Pères apostoliques, et de divers documents liturgiques ou autres. Mais on découvre aussi des traces de ce judéo-christianisme « orthodoxe » dans des sources hétérodoxes (de l'ébionisme ou de la gnose, notamment). Inutile de dire combien les découvertes de la mer Morte et de Nag Hammadi ont stimulé et éclairé la recherche du P. Daniélou. — Au terme de l'enquête qu'il consacre au milieu intellectuel, aux doctrines et aux institutions, l'auteur constate à quel point la synthèse théologique judéo-chrétienne est liée à l'apocalyptique, d'une part, et se réfère continuellement à une exégèse spéculative des premiers chapitres de la Genèse, d'autre part. En résumé, c'est (comme il le dit déjà à la page 289) « une theologia gloriae [où] l'accent est mis sur la victoire du Christ et son efficacité cosmique ». Pour notre part, nous ajouterons les remarques suivantes : le P. Daniélou envisage ce judéo-christianisme comme une phase du développement de la théologie chrétienne (la phase sémitique à laquelle succédera la phase hellénistique). N'a-t-il pas

tendance à trop schématiser ce développement ? On peut se demander en effet jusqu'à quel point l'hellenisme n'a pas déjà marqué cette théologie de « structure sémitique ». Ensuite, il paraît évident que la pensée décrite par le P. Daniélou est un terreau fertile dans lequel le gnosticisme ultérieur plongera une partie de ses racines, cette pensée étant à bien des égards déjà gnose elle-même. Par conséquent, l'événement important pour l'Eglise, dans la phase suivante, ne sera pas seulement l'emprunt à la philosophie grecque de ses instruments intellectuels, mais la détermination du canon qui sauvera la théologie « officielle » des voies dangereuses où menaçaient de l'entraîner les spéculations du judéo-christianisme. Quoi qu'il en soit, l'exégète et l'historien des origines chrétiennes ne pourront plus ignorer des ouvrages qui, comme celui du P. Daniélou, nous font explorer un terrain trop méconnu jusqu'ici. JEAN-CLAUDE MARGOT.

ANTOINE CHAVASSE : *Le Sacramentaire gélasien*. Bibliothèque de Théologie, Série IV : Histoire de la Théologie, vol. I. Tournai, Desclée & Cie, 1957, 817 p.

Sur les rapports littéraires entre les trois documents liturgiques romains dits Sacramentaire gélasien, Sacramentaire léonien et Sacramentaire grégorien, on s'est longtemps contenté d'à-peu-près. Les plus distingués liturgistes, Duchesne, Cabrol, Bishop, Baumstark, y sont allés chacun de leur théorie, dont aucune ne donnait entière satisfaction pour expliquer la genèse et la formation de ces compilations liturgiques, qui constituent le substrat de la liturgie catholique-romaine d'aujourd'hui. A. Chavasse a repris tout le problème à sa base, selon une méthode plus rigoureuse et en tenant compte d'éléments nouveaux. Il s'est livré à un travail analytique et comparatif méticuleux et, semble-t-il, exhaustif, dont ce gros volume est le témoin et le résultat. Est-il parvenu à la solution définitive, qui ralliera les suffrages de tous les spécialistes ? Sans oser l'affirmer, on peut l'espérer. — Par la critique textuelle et historique, A. Chavasse statue, à l'origine des divers sacramentaires romains, l'existence d'un vieux sacramentaire presbytéral en usage dans les divers *tituli* ou « paroisses » de la ville de Rome au cours du VI^e siècle, et l'existence parallèle d'un sacramentaire papal dont l'auteur serait le célèbre Grégoire le Grand, et qui serait par conséquent un peu plus récent que le premier. Ce sacramentaire grégorien s'enrichit par la suite, et sous cette forme amplifiée fut envoyé à Charlemagne par le pape Hadrien (d'où le nom d'*Hadrianum* que lui donnent les critiques). La liturgie papale a cependant influencé l'ancienne liturgie presbytérale des *tituli*, et il en est résulté un type liturgique hybride, dont le Sacramentaire dit gélasien est le témoin. L'érudition étonnante dont fait preuve l'auteur est difficile à suivre dans les détails comme à prendre en défaut. Des tables extrêmement détaillées, qui occupent à elles seules plus de cent pages de cet ouvrage volumineux, aident grandement le chercheur à s'y retrouver. RICHARD PAQUIER.

DOM ROBERT LEMOINE, O. S. B. : *Le droit des religieux, du concile de Trente aux instituts séculiers*. Paris-Bruges, Desclée De Brouwer, 1956, 620 pages.

Dès le XVI^e siècle, l'idéal monastique du moyen âge ne répondait plus aux besoins de la vie moderne. Dans l'Europe secouée par la crise religieuse de la Réforme, l'Eglise romaine s'efforça d'une part de consolider ses positions acquises et d'autre part de satisfaire à des exigences nouvelles. De son sein jaillirent des énergies créatrices. Sous l'impulsion de personnalités éminentes, dont beaucoup furent canonisées, on vit apparaître des communautés et des

congrégations dont la tendance caractéristique était de se mêler à la vie du siècle plus que ne faisaient les anciens ordres religieux, pour lutter contre l'hérésie, évangéliser les masses, instruire la jeunesse, soigner les malades, rendre au clergé son prestige et son efficacité. « Alors parurent les clercs réguliers : Théatins, Barnabites, Somasques, Scolopes, Doctrinaires et l'illustre compagnie de Jésus ; les confréries de prêtres, destinées à relever le sacerdoce : Oratoriens, Lazaristes, Sulpiciens, ou à soutenir les Missions étrangères. Alors, les étonnantes Ursulines, les hésitantes Visitandines, les séculières Filles de la Charité et ces Filles de la Croix, chez qui se stabilise le type de la congrégation à vœux simples, les Dames de Saint-Maur fortement unifiées. » La Révolution française soumit ces institutions à une périlleuse épreuve, et la sécularisation toujours plus accusée de la civilisation au XIX^e et au XX^e siècle suscita dans un catholicisme toujours plus vivant des initiatives nombreuses, notamment de la part de laïcs, en vue de « réintroduire Dieu dans sa création ». — Toutes ces initiatives ont posé des problèmes nouveaux en droit canonique. C'est dans la perspective de ce droit que l'histoire des institutions religieuses est considérée dans ce grand volume qui nous conduit du XVI^e siècle à nos jours. Les questions juridiques sembleraient bien arides si elles n'étaient ici fonction de la spiritualité et de l'apostolat, témoignage de la vie profonde de l'Eglise catholique. Un examen plus attentif des questions proprement religieuses et des personnalités créatrices eût exigé plusieurs volumes. Celui-ci, malgré son apparente sécheresse, a l'avantage de procurer une vue d'ensemble qui donne aussi leur pleine signification aux décrets des papes, notamment à ceux de Pie XII, à la très importante constitution *Provida Mater* (2 février 1947), qui est désormais la charte des Instituts séculiers, complétée par le « motu proprio » *Primo feliciter* (12 mars 1948) et par l'instruction *Cum sanctissimus* (19 mars 1948). La hiérarchie prodigue à l'action catholique ses encouragements et lui pose aussi ses conditions.

VICTOR BARONI.

JEAN CALVIN : *Brève instruction chrétienne*. Adaptation en français moderne de Pierre Courthial, avec une préface de Pierre Marcel. Collection « Les Bergers et les Mages ». Paris, sans date, 82 p.

Sous le titre de *Brève instruction chrétienne*, Pierre Courthial nous présente une adaptation en français moderne — tout à la fois aisée à lire et fidèle à la pensée du texte original — de l'« Instruction et confession de foi dont on use en l'Eglise de Genève ». Cet opuscule, composé par Calvin vers la fin de l'année 1536 et publié en 1537 par Wigand Koeln pour être appris par les enfants de la cité nouvellement gagnée à la Réforme, est, plus qu'un catéchisme élémentaire, un résumé de l'*Institution de la religion chrétienne*, remarquable par son caractère de haute spiritualité et son ton dépourvu de tout accent polémique. Tombé dans l'oubli pendant plusieurs siècles, recherché vainement par les éditeurs strasbourgeois des « *Calvini opera* », il a été découvert par Henri Bordier dans le volume 940 de la collection Du Puy, à la Bibliothèque nationale de Paris, et réédité pour la première fois en 1878 par Théophile Dufour et Albert Rilliet. Accessible au théologien sous sa forme primitive dans les « *Opera selecta* » (tome I, p. 378-417) de Barth et Niesel, l'« Instruction et confession de foi », telle qu'elle nous est offerte à l'enseigne des Bergers et des Mages, pourra rendre de précieux services au laïc désireux d'approfondir sa foi comme au pasteur soucieux de posséder, en vue de ses cours d'instruction religieuse pour adultes, une introduction succincte à la doctrine réformée. RICHARD STAUFFER.

RENÉ-ALBERT HOURIET : *Thomas Platter ou remarques sur la Réforme et la Renaissance en Valais*, 1960, 149 p.

Il est regrettable que la vie de Thomas Platter (1499-1582) soit si peu connue dans les pays de langue française. Ses mémoires, écrits dans un dialecte savoureux, font les délices des lecteurs germaniques. Nous n'avons à notre disposition qu'une brève notice dans la *Galerie Suisse*, la traduction d'Edouard Fick, épuisée depuis longtemps, que le professeur Auguste Bernus avait enrichie de notes (1895), ou les extraits qu'*'Esprit et Vie'* (Abbaye de Maredsous, Belgique) a publiés en 1951. C'est pourquoi nous sommes reconnaissants envers M. Houriet de nous rappeler la vie aventureuse de ce chevrier valaisan qui devint le rénovateur de l'enseignement à Bâle, et le premier éditeur de l'*Institution chrétienne*. — L'objectif principal de l'auteur est de retracer sommairement l'éclosion de la Renaissance et de la Réforme en Valais, en fonction des querelles politiques, sociales et militaires de la contrée. Il est difficile de courir deux lièvres à la fois. L'auteur l'avoue franchement par le double titre de son ouvrage. Son entreprise est pleine d'intérêt, cependant. De nombreux extraits des *Mémoires* montrent que le pédagogue bâlois est resté Valaisan de cœur, qu'il se tient au courant des progrès de la Réforme dans sa patrie et intervient dans la mesure du possible. Il est un témoin exemplaire de cette époque où le moyen âge donne naissance aux temps nouveaux. Le parallèle entre le cardinal Schinner, qui veut ressusciter le passé, et Thomas Platter, qui regarde résolument vers l'avenir est un des meilleurs morceaux de l'ouvrage. En annexe, la traduction de neuf lettres significatives de Platter et de ses amis. ERIC PETER.

JEANNE-LYDIE GORÉ : *La notion d'indifférence chez Fénelon et ses sources*. Paris, Presses Universitaires de France, 1956, 316 pages.

Comme complément à sa thèse de doctorat *L'Itinéraire de Fénelon*, Jeanne-Lydie Goré publie cette pénétrante étude de ce qui, selon elle, constitue la structure même de la mystique fénelonienne : l'indifférence. Ce thème peut paraître inactuel dans un temps qui prêche volontiers la révolte. Mais il est d'une extrême importance dans la spiritualité chrétienne. — Remontant aux sources de cette « notion » qui est aussi un sentiment, l'auteur rappelle à quel point la culture classique de Fénelon l'a familiarisé avec le fatalisme antique et cette sagesse philosophique qui est acceptation, soumission à l'ordre du monde, impassibilité, quiétude d'esprit, « ataraxie », « apathie ». Ces notions antiques s'amalgament avec la foi chrétienne notamment chez les Pères d'Alexandrie, et se propagent tout au long du moyen âge par le monachisme dans lequel des mystiques s'exercent à ne plus désirer et vouloir que le vouloir divin, à supposer même qu'ils fussent obligés de vivre dans les enfers. — Cette notion devint familière au XVI^e et au XVII^e siècle avec sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix, avec François d'Osuna et Louis de Grenade, avec les *Exercices* de saint Ignace, avec le *Breve Compendio* du jésuite Gagliardi et de sa pénitente Berinzaga, et surtout avec saint François de Sales au célèbre livre IX du *Traité de l'amour de Dieu* et dans ses *Entretiens spirituels*. M^{me} Guyon ne dit pas autre chose, par exemple dans son commentaire du *Cantique* : « L'indifférence de cette amante est si grande qu'elle ne peut pencher ni du côté de la jouissance, ni du côté de la privation. La mort et la vie lui sont égales. » A la fin du Grand Siècle, on appelle volontiers cet état « repos intérieur » ou « pur amour ». — En décrivant cet état avec une rare finesse, Fénelon continue donc une tradition spirituelle bien établie dans l'Eglise, comme il le montre

par d'innombrables citations. Il prend bien soin cependant de désavouer le quiétisme de Molinos, ce qui n'empêchera pas son admirable *Explication des maximes des saints* de succomber sous les arguments massifs de Bossuet et d'être condamnée à Rome. — La condamnation de son livre, qu'il a acceptée avec tant de soumission, a été pour lui l'occasion de vivre plus complètement selon le principe de la sainte indifférence. Son détachement s'alliait d'ailleurs à un scepticisme profond : « Que sais-je, disait-il, si ma raison elle-même n'est point une fausse mesure pour mesurer toutes choses ? » Cela pourrait expliquer la facilité avec laquelle il a accepté sa condamnation et consenti à reconnaître l'autorité d'un arbitre suprême, de sorte qu'il devint, même contre Bossuet, l'un des défenseurs de l'absolutisme romain.

VICTOR BARONI.

JEANNE-LYDIE GORÉ : *L'itinéraire de Fénelon : humanisme et spiritualité*. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 754 pages.

Cette thèse de doctorat, dont la méthode s'inspire des meilleures traditions de la culture française, réjouira les amis et admirateurs de Fénelon, nombreux encore de nos jours. Ce monument d'érudition appartient à l'histoire de la littérature et de la philosophie plus qu'à l'histoire de la religion. On ne s'hypnotise pas ici sur les interminables et pénibles discussions avec Bossuet, dont les théologiens ont beaucoup parlé. « Nous voudrions, dit l'auteur, arracher aux schématisations d'une querelle historique l'image d'un homme dont la seule vraie recherche et l'unique message furent de paix et d'amour. » On nous présente en effet amplement, sans hâte, avec toutes les citations désirables, la personnalité et l'œuvre immense de Fénelon. Le lecteur trouvera un vif intérêt à suivre dans le détail le développement et l'épanouissement de cet esprit prodigieusement souple et subtil, qui assimile la culture antique avant de s'insérer dans l'histoire du christianisme. — Sous la conduite d'un précepteur comme on en donnait aux enfants des familles nobles, Fénelon, à douze ans, avait appris à lire couramment le grec aussi bien que le latin. Il fut à l'école d'Homère et de Platon, d'Horace, de Virgile et de Cicéron avant de devenir séminariste à Saint-Sulpice. « A aucun moment humanisme et spiritualité ne cessent de se pénétrer ; leurs interférences font tout l'intérêt d'un itinéraire fénelonien. » C'est un élève de la culture antique gréco-romaine qui s'initie à la foi chrétienne en passant par les philosophies modernes de Descartes, de Malebranche et de Spinoza. Pour ce psychologue-né, capable de faire de la mémoire une analyse digne d'un Marcel Proust, les plus délicates nuances de la vie intérieure ont leur importance et le mysticisme d'une femme comme M^{me} Guyon prend une valeur suprême. — Nous regrettons de ne pouvoir donner ici, même une faible idée des savants commentaires de l'auteur sur l'œuvre de Fénelon, depuis le *Traité de l'existence de Dieu* et la *Réfutation du système de Malebranche sur la nature et la grâce* jusqu'à ce testament littéraire qu'est la *Lettre à l'Académie* en passant par les *Dialogues sur l'éloquence*, l'*Explication des maximes des saints*, les *Dialogues des morts* et le *Télémaque*. — La sagesse antique et la foi chrétienne s'unissent étroitement dans les écrits et dans l'âme de Fénelon. Peut-on faire la part de l'une et celle de l'autre ? A cette question, l'auteur propose cette réponse : « La mystique ne couronne pas l'humanisme comme le surnaturel couronne la nature dans la théologie : au contraire, l'acceptation de nos limites, de nos erreurs et de toute la fatalité humaine est la seule voie possible d'un retour à l'Un qui ne soit pas illusoire... » « Le meilleur moyen pour notre conscience de tenter de retrouver le Bien c'est encore une vie simple, courageuse et vraie. »

VICTOR BARONI.

A. J. BOERKRAAD : *The personal conquest of truth, according to J. H. Newman.* Louvain, Nauwelaerts, 1955, 327 p.

La personnalité remarquable de John Henry Newman n'a pas fini de fasciner ceux qui sont familiarisés avec ses nombreux écrits ni de susciter des études et des analyses nombreuses. Au début du siècle, nous avons eu celles d'Henri Brémont, puis de J. Guittot et plus récemment l'importante introduction aux œuvres philosophiques de Newman par M. Nédoncelle. Voici maintenant, en langue anglaise, une étude consciencieuse, par un théologien catholique, de cet aspect de la pensée newmanienne auquel son auteur tenait tout particulièrement et qui lui a valu une place de choix dans l'histoire de la philosophie et de la théologie : sa théorie de la connaissance, de la connaissance religieuse notamment. On sait que c'est dans son livre *Grammar of Assent* que Newman a développé sa thèse qui jeta pas mal de trouble parmi les théologiens rigoureusement scolastiques du siècle dernier. Son but était de découvrir un critère de vérité qui pût concilier le caractère universel du vrai avec son assimilation personnelle par un être concret. En voulant lier le problème de la vérité à celui de la personnalité, et celui de la personnalité au facteur temps (qui amorce toute la théorie du « développement » de la connaissance, donc du dogme), Newman est à certains égards un précurseur de l'optique phénoménologique et existentialiste. La logique formelle ne peut conduire qu'à ce que Newman appelle un assentiment notionnel, de nature abstraite donc irréelle. L'assentiment ne peut être réel, et la certitude personnelle, que si l'objet en est un fait concret et si cet assentiment procède d'une personne concrète. En soulignant ainsi la valeur hors pair de la personnalité du sujet et en situant le fonds dernier de la certitude dans la conscience (qui n'est pas seulement la conscience morale, mais qui inclut l'intellect, la volonté et ce qu'il appelle les « antécédents »), Newman s'est vu taxer de pragmatisme et de psychologisme, sans parler du reproche de nominalisme que lui a valu sa méfiance de l'abstraction. Boekraad, au terme d'une analyse minutieuse, qui ne néglige aucune des pièces du dossier, montre l'inanité de ces accusations : Newman est un personaliste, dont tous les subtils cheminements psychologiques recèlent une métaphysique très ferme. La table complète de toutes les œuvres de Newman, avec dates et éditions, pourra rendre de grands services. Quant à la liste des ouvrages sur Newman, qui occupe six pages et qui a été très soigneusement établie, elle ne réussit pas à être absolument complète, tant est riche la littérature newmanienne. On y note quelques lacunes, peu importantes il est vrai, dans la nomenclature de langue française.

RICHARD PAQUIER.

Vierzig Jahre hochkirchlicher Bewegung. Sonderheft der Zeitschrift « Eine heilige Kirche », Jahrgang 1957/58, Heft II. Ernst Reinhardt Verlag, München-Basel, 134 p.

Le mouvement dit de « haute-Eglise » (*hochkirchliche Bewegung*), éclos au sein du luthéranisme allemand, s'inscrit dans l'effort général de restauration ecclésiale, liturgique et sacramentelle dont témoigne toute la chrétienté depuis le début de notre siècle. Il vient même chronologiquement en tête de liste, puisqu'il a débuté en 1918, et peut nous présenter maintenant une rétrospective de quarante années d'activité. La tradition liturgique luthérienne offrait aux pionniers de la *Hochkirche* un tremplin favorable, à la différence des conditions dans lesquelles se trouvent placés les mouvements parallèles en chrétienté calviniste

et zwingienne. L'influence du groupe *hochkirchlich* sur l'ensemble du luthéranisme allemand a donc pu être effective au point de vue liturgique : il n'est que de parcourir les *Agende* officielles nouvellement parues en Allemagne pour s'en convaincre. Sur le plan de la vie communautaire et de la spiritualité qui s'y réfère, le mouvement haute-Eglise peut se réjouir d'avoir donné vie à un tiers-ordre franciscain évangélique et à la *Johannesbruderschaft*. En revanche, sur le plan ecclésiologique, le but visé, soit la restauration de l'épiscopat dans la succession apostolique, n'a pas été atteint, malgré la présence de cet élément dans l'Eglise sœur de Suède. Le fascicule jubilaire nous donne une peinture très vivante, anecdotique parfois, des vicissitudes d'un mouvement attachant, que domine aujourd'hui encore comme au début la riche personnalité de Friedrich Heiler. On relira avec intérêt, dans les dernières pages, le texte virulent *Stimuli et clavi*, c'est-à-dire les 95 thèses, en latin et en allemand, que le pasteur Hansen, à l'occasion du 400^e anniversaire de l'affichage des thèses de Luther en 1517, publia pour stigmatiser les « erreurs et abus » du protestantisme d'aujourd'hui : elles n'ont pas perdu toute actualité.

RICHARD PAQUIER.

HANS VON ARNIM : *Das Disziplinargesetz der Evangelischen Kirche in Deutschland vom 11. März 1955*. Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1960, VII + 221 p.

Cet ouvrage comprend la loi de l'Eglise évangélique allemande sur la discipline du clergé et des employés de l'Eglise, un commentaire historique et juridique de cette loi, les dispositions prises par les Eglises des différents *Länder* pour l'adapter à leurs traditions régionales, et un registre. — Dans l'ensemble, cette loi atteste non seulement une grande fermeté à l'endroit des ecclésiastiques coupables, mais aussi un évident souci de leur permettre de se défendre avec le plus de chances possible. — Quelques remarques : La loi renonce à légiférer sur la discipline du clergé en matière *doctrinale* (§ 2) ; des sanctions financières aussi (amendes, diminutions de traitement ou de prestations) peuvent être prises à l'encontre des fautifs (§§ 5, 7, 8) ; les tribunaux ecclésiastiques qui ont à juger les pasteurs sont composés non seulement de pasteurs, mais aussi d'anciens (§ 57) ; on fait une distinction théologique importante entre *Amt* (= charge ecclésiastique, pouvoir de juridiction) et *Dienst* (= état ecclésiastique, pouvoir d'ordre : §§ 5, 10, 12, 121 s., etc.) ; rien n'est stipulé concernant la réadmission dans le clergé d'un homme qui en aurait été exclu : doit-il être réordonné ? ; contrairement aux canons disciplinaires de l'Eglise ancienne ou aux ordonnances de la Réforme, les fautes et les péchés passibles de sanctions ne sont pas énumérés.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

HANS JOCHEN MARGULL : *Theologie der missionarischen Verkündigung, Evangelisation als oekumenisches Problem*. Stuttgart, Evangelisches Verlagswerk, 1959, 336 p.

Il n'est pas téméraire de saluer comme un événement l'ouvrage que le jeune missiologue de Hambourg vient de publier sur la théologie de l'évangélisation. Le problème qu'il examine avec maîtrise est en effet l'un des plus urgents que l'Eglise d'aujourd'hui ait à résoudre pour faire face à sa tâche essentielle. Mais pour le résoudre — c'est le *leitmotiv* de l'auteur — il ne faut pas l'aborder sous son angle méthodologique : comment apporter l'Evangile à l'homme d'aujourd'hui ? mais sous son angle proprement théologique : qu'est-ce que

l'évangélisation en tant que telle ? La réponse qu'il propose est la suivante : l'évangélisation est l'espérance de l'Eglise traduite au plan de l'action, *missionarische Verkündigung ist Hoffnung in Aktion* (p. 295). — Avec pénétration et conviction, l'auteur montre que cette vue de l'évangélisation ne va pas sans mettre sérieusement en question la forme multitudiniste de l'Eglise (p. 56, 173, 197 ss.), la pratique baptismale de la chrétienté occidentale (p. 228-234), les efforts revivalistes de l'évangélisation à la Billy Graham (p. 189), la propre justice qui menace toujours l'Eglise quand elle perd la conscience de son caractère eschatologique (p. 77, 83, etc.) ; il montre aussi pourquoi la doctrine de l'évangélisation qu'il expose exige une réflexion toute nouvelle sur la paroisse, communauté missionnaire (p. 194 ss.), sur la théologie du laïcat (p. 220 ss.), ou sur le caractère précaire, dépassé, de toute ecclésiologie essentiellement *confessionnelle*. — Un des intérêts majeurs de l'ouvrage se trouve ailleurs encore que dans la doctrine de l'évangélisation qu'il propose. Cette étude se présente en effet sous la forme d'un examen critique de l'ensemble de la littérature inspirée, sur le sujet, par le Conseil œcuménique des Eglises. Or, c'est la première fois qu'un tel effort de synthèse est entrepris, et l'on ne sait s'il faut admirer davantage le courage de l'auteur d'aborder, pour le structurer, le contenu des quelques 850 titres que comprend sa bibliographie, ou le sens d'orientation théologique qui lui a permis de ne pas se perdre dans un tel amas de littérature. — Parmi les questions qui surgissent à la lecture de ce livre, je n'en retiendrai qu'une : l'objet même de ses recherches invitait l'auteur à voir surtout l'Eglise tournée *vers le monde* ; la question qu'il pose à l'Eglise est donc surtout de savoir si elle vit pour elle-même ou pour le monde (p. 161). Mais n'est-elle pas tournée aussi vers Dieu, ne doit-elle pas vivre aussi pour Dieu ? En d'autres termes, l'Eglise n'est-elle pas un peuple liturgique aussi bien que missionnaire ? Il se peut que le jour où les orthodoxes participeront plus activement à la préparation des documents œcuméniques (cf. p. 87), cette préoccupation doxologique se fasse entendre avec plus de vigueur pour compléter, sans l'altérer d'ailleurs, la théologie missionnaire que H. J. Margull expose d'une manière qui fera date.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

Dr O. NIEDERBERGER, S.B.M., M.A. : *Kirche-Mission-Rasse*. Die Missionsauffassung der Niederländisch-Reformierten Kirchen von Südafrika. Schöneck-Beckenried, Administration de la *Neue Zeitschrift für Missionwissenschaft*, 1959, 402 + XVII p., une carte.

Que la lecture du traité du P. Niederberger garde tout son intérêt après les récents troubles en Afrique du Sud, témoigne tout à la fois de la perspicacité prudente et de la lucidité courageuse de l'auteur. Celui-ci a choisi une approche historique non seulement pour souligner le poids du passé dans la situation actuelle, mais surtout pour rencontrer les Afrikaners sur leur propre terrain, puisqu'ils usent de l'histoire pour justifier leur politique. — Ainsi, près de quatre cents ans de christianisme sont décrits en détail, depuis les échecs des premières tentatives missionnaires hollandaises, en passant par le réveil du XIX^e siècle tout à la fois sous l'influence et la concurrence ouverte avec l'activité britannique, pour s'achever enfin dans l'étude attentive des événements contemporains jusqu'en 1956, semble-t-il. — Mais cette étude est conçue en vue d'une plus grande compréhension œcuménique. Le P. Niederberger comprend, plus qu'il ne juge, mais il souligne combien les successives scissions survenues au

cours du XIX^e siècle (qui aboutirent à la création de quatre Eglises néerlandaises réformées) ont rendu leur situation difficile et affaibli leur témoignage. Si l'histoire (les problèmes politiques posés par la guerre des Boers, en particulier) explique ces divisions, elle ne peut les justifier. L'auteur s'étonne justement que les Afrikaaners aient préféré aux Saintes Ecritures leur propre histoire nationale. Il se demande donc si certaines de leurs faiblesses théologiques — leur ecclésiologie surtout — n'expliquent pas leur incapacité à résoudre certains problèmes, dont le plus connu est le problème racial. — Ce problème n'est pas récent, et pour le comprendre il est nécessaire d'en suivre tous les avatars pendant les quatre siècles de colonisation européenne. Il semble que la solution actuelle — l'apartheid — ne fut pas le fruit d'une longue réflexion théologique, mais la normalisation hâtive d'une solution empirique et sociale du problème. Malheureusement, les Eglises néerlandaises réformées de l'Afrique du Sud, au lieu de juger ce problème à la lumière de la Parole de Dieu dont témoignent les Ecritures, l'ont rationalisé. Elles se sont laissé gagner par une tentative de justification de l'attitude afrikaaner, au risque de préférer à la fidélité à la Parole de Dieu la fidélité politique à leur nation. Ce ne sera que par la « redécouverte de la valeur inaliénable de la personnalité humaine » que ces Eglises pourront reposer le problème. Et l'auteur d'esquisser un parallèle entre l'apartheid et les théories catholiques favorisant l'esclavage. — Enfin, le P. Niederberger montre que l'attitude missionnaire de ces Eglises a évolué en fonction de tout ce complexe politico-historique. Ce n'est que récemment que ces Eglises, quoi qu'elles en disent, ont découvert l'importance de leur tâche d'évangélisation, et encore avec bien des réticences. — Ce travail monumental répond exactement aux propos de son auteur. Certes, il est limité à quelques Eglises de l'Afrique du Sud, mais l'auteur a su rendre leur destin exemplaire. Les connaissances linguistiques et historiques de l'auteur lui permettent de présenter toute une série de documents rares ou d'accès difficile. Une bibliographie suffisante — mais incomplète pour tout ce qui touche au Conseil œcuménique — ainsi que d'utiles index, complètent ce travail.

PIERRE FURTER.

MARTIN WERNER : *Glaube und Aberglaube*. Aufsätze und Vorträge, gesammelt aus Anlass seines 70. Geburtstages. Bern, Verlag Paul Haupt, 1957, 261 p.

A l'occasion de ses soixante-dix ans, les amis et disciples de M. Werner lui ont offert la publication de ce recueil de quelques-uns de ses propres travaux. Le choix en est judicieux : il permet d'apprécier les capacités variées du jubilaire, tant dans le domaine de l'histoire du christianisme que dans celui de l'histoire des religions, de l'apologétique ou de l'éthique. Tous les problèmes abordés le sont au moyen d'une analyse pénétrante, d'autant plus intéressante qu'elle ne s'encombre pas de préjugés. Une information historique très étendue sait ici se mettre au service d'exposés clairs et actuels. Les angles d'attaque des divers problèmes sont toujours bien choisis. Et pourtant on ne peut se défendre de regretter une certaine sécheresse alliée à une manière de nouveau dogmatisme. M. Werner a une certaine conception de la vérité chrétienne, et tout ce qui dans l'histoire du christianisme antique s'en écarte est qualifié de « früh-katholisch » : la réalité historique est beaucoup plus complexe que ce terme ne permet de le supposer. De même, l'application systématique des postulats de l'eschatologie conséquente, si elle peut être éclairante à beaucoup d'égards, s'avère très factice dès lors qu'elle doit tout expliquer, ou presque. Disciple

enthousiaste d'Albert Schweitzer, M. Werner reprend en outre à son compte l'éthique du « respect de la vie », théoriquement imbibée de foi au Dieu créateur. En fait, à lire M. Werner, on ne peut s'empêcher de penser qu'elle aboutit pratiquement à préconiser une existence humaine singulièrement privée de la présence active de Dieu. Il manque au libéralisme, souvent séduisant, de M. Werner, le sens mystique qui fait la saveur du libéralisme français. — Mais on tirera grand profit à lire plusieurs de ces études, celles par exemple qui sont consacrées à une approche psychologique de Luther, quand bien même des prémisses psychologiques ne sauraient introduire une conclusion théologique, comme M. Werner semble leur en reconnaître le droit. Signalons enfin un excellent exposé de la pensée d'Albert Schweitzer : quiconque voudra se renseigner rapidement sur elle pourra s'y reporter avec la certitude de puiser à bonne source. Une bibliographie des œuvres de M. Werner complète cet ensemble de quinze articles que précède une « préface-félicitation » biographique de M. Marti.

BERNARD REYMOND.

PHILIPPE DAULTE : *La Communion des Saints*. Collection « Vie et Pensée chrétienne », Bibliothèque des Arts, Lausanne-Paris, 1956, 41 p.

C'est dans un louable esprit œcuménique que l'auteur aborde le problème de l'interprétation de l'article du Credo : *communionem sanctorum*. Il se préoccupe de savoir dans quelle mesure les conceptions catholique et protestante peuvent, sur ce point de doctrine, « se conjointre et s'enrichir réciproquement ». D'où le déroulement des chapitres de cet opuscule : la communion des saints dans l'Eglise romaine, chez les réformateurs, dans le protestantisme moderne, puis : vers la conciliation. Si pertinent que soit dans l'ensemble l'exposé du professeur Daulte, on doit regretter deux lacunes importantes : la pensée de l'Eglise ancienne et de l'époque patristique sur le sujet, et celle des confessions chrétiennes autres que le romanisme et le calvinisme, notamment de l'orthodoxie orientale et de l'anglicanisme. Tout entretien œcuménique limité au dialogue entre Rome et Genève risque de simplifier par trop les questions et de conduire à une impasse. L'orthodoxie est par excellence l'Eglise du dogme de la communion des saints, mais sans le contexte des mérites et de leur réversibilité qui caractérise la version romaine de ce dogme. La piété anglicane, reflétée dans l'hymnologie, a aussi beaucoup à nous apprendre sur ce chapitre. Le ressourcement à l'Ecriture sainte (ainsi Héb. 12 : 22-24, et Apoc., *passim*) et à la tradition primitive est indispensable à la conciliation des points de vue confessionnels divergents. Dans le cadre du mouvement œcuménique, les théologiens de *Faith and Order* ont fait sur ce sujet un travail fécond.

RICHARD PAQUIER.

HERMANN GAUSS : *Philosophischer Handkommentar zu den Dialogen Platons*. II, 2. Die Dialoge der literarischen Meisterschaft : Phädo, Symposium, Staat und Phädrus. Bern, Herbert Lang, 1958, 272 p.

Rendant compte dans cette Revue — 1954, p. 316 — de l'introduction générale au *Handkommentar*, M. Victor Goldschmidt y a déjà souligné que le propos de l'auteur est de dégager des œuvres de Platon les thèmes propres à fonder un « platonisme chrétien » d'expression moderne. Le volume consacré

aux dialogues majeurs obéit moins à ce programme que les précédents en ce qu'il aboutit moins qu'eux à défendre l'actualité de la pensée de Platon. Mais c'est qu'il concerne des œuvres à cet égard moins fécondes. Aussi les jugements et bilans qui concluaient assez régulièrement, dans les deux autres volumes, les commentaires de chaque dialogue se réduisent-ils ici à peu près à ce seul éloge conclusif : « C'est là, plus qu'en aucun autre lieu de l'histoire de la philosophie, qu'on trouve ce κτῆμα εἰς ἀεί dont la possession et l'assimilation font de celui qui l'a conquis par l'intérieur un philosophe et le munissent d'un sortilège capable de dévier les assauts du dehors, fût-ce ceux que lui livre notre XX^e siècle. » Selon M. Gauss, en effet, ces dialogues viseraient un public plus étendu et se soucieraient moins de fonder méthodiquement les vérités qu'ils proclament, laissant ainsi moins de place au philosophe — donc au maître des penseurs à venir — qu'au voyant et au poète. Il ne serait donc pas légitime d'en faire le centre de l'interprétation de Platon, et s'ils ont à eux seuls fixé pour des siècles son portrait de philosophe, ce qu'on ne peut contester, cette tradition ne saurait engager à jamais le lecteur de son œuvre. — Pour le *Phédon*, qui bénéficie de la plus longue étude, M. Gauss s'emploie à démontrer qu'il ne traite si longuement de l'immortalité de l'âme que pour magnifier l'attitude du vrai philosophe devant la mort, mais que l'enseignement du dialogue consiste en une démonstration du pouvoir de la réflexion philosophique dans la conquête de la sagesse. De ce point de vue, défendu avec une grande pénétration, le *Phédon* s'apparente au *Banquet*, où Platon dépeint l'attitude du vrai philosophe devant la vie, les principaux développements sur l'amour n'ayant pas leur fin en eux-mêmes mais dans la démonstration que la morale du sage se fonde sur un amour du Bien, qu'elle est ainsi une religion du Souverain Bien. On reconnaît dans cette dernière interprétation l'un des thèmes dominants de la pensée de M. Gauss, déjà exposé dans son introduction générale au chapitre qui traite de l'aspect religieux de la philosophie de Platon (I, 1, 52). La *République*, en revanche, parce que la politique l'éloigne des préoccupations qu'il juge propres à une *philosophia perennis*, lui paraît sur bien des points désuète et ne retient son attention, dans un commentaire d'ailleurs peu étendu, que dans ses parties non politiques : la philosophie comme reine des disciplines, la définition du Bien, le juste et la justice. Dans le *Phèdre*, enfin, son intérêt se porte surtout sur la discussion relative à la valeur de la rhétorique, discussion dont la conclusion négative montrerait le vrai philosophe refusant de donner forme écrite à une pensée dont il n'admet jamais qu'elle puisse être définitive. — Tels sont, trop brièvement présentés, les aspects de ces dialogues auxquels M. Gauss attache sa préférence. Dans la perspective qu'il s'est assignée et qu'il ne s'agit pas, dans le cadre de ce compte rendu, de juger, il tire certainement le meilleur parti des textes qu'il commente. La conduite même du commentaire, qui procède par analyse de chapitres entiers et descend rarement au mot à mot ou seulement à la structure des paragraphes, se prête parfaitement à son dessein : elle introduit beaucoup de clarté dans le plan souvent dédalique de Platon et permet la discussion sans faire oublier son point de départ. Il reste paradoxal que des dialogues de cette importance se trouvent, en vertu du point de vue adopté, moins longuement analysés que d'autres qui n'ont pas dans l'œuvre platonienne une situation aussi considérable : on peut se demander si l'espèce d'éloignement que l'auteur paraît éprouver à leur égard, quoi qu'il en ait, ne condamne pas, dans une certaine mesure, son entreprise. Mais il s'en est expliqué en distinguant d'emblée la maîtrise littéraire attestée par ces œuvres de leur contenu philosophique tel que sa conception de la *philosophia perennis* le définit. On ne peut

donc que le louer, en définitive, d'avoir su résister à la tentation de s'écartez de son propos, quitte à regretter que peut-être la mémoire de Platon n'y trouve pas absolument son compte.

FRANÇOIS LASSEUR.

ROGER BARON : *Science et sagesse chez Hugues de Saint-Victor.* Paris, P. Lethielleux, 1957, 284 p.

Roger Baron est l'auteur de nombreuses éditions de textes de Hugues de Saint-Victor et d'études sur cet auteur. Il les a couronnées par le présent travail qui est une thèse pour le doctorat ès lettres à l'Université de Paris. — Dans l'introduction, l'auteur pose le problème de l'authenticité et de la chronologie de l'œuvre du grand Victorin. Ensuite, le chapitre I s'attache à saisir les rapports de la raison et de la foi chez Hugues, la raison s'exerçant à *l'intérieur* de la foi et non pas à *côté* comme chez Thomas d'Aquin. L'auteur fait observer justement que ce serait une erreur de croire que la raison est méprisée par Hugues, quand est méprisée seulement la raison qui ne se donne pas pour fin de connaître Dieu. Le chapitre II présente la division hugonienne du savoir et la classification des sciences, puisque la philosophie chez lui, comme d'ordinaire au XII^e siècle, est l'ensemble des sciences. L'auteur étudie aussi la place non seulement des arts libéraux, mais aussi des arts mécaniques. Le chapitre III traite de la science divine ou qui concerne Dieu, c'est-à-dire de la théologie. Le chapitre IV, qui est consacré aux différentes formes de sagesse, montre que la science divine est en continuité avec les sciences et les arts. Enfin, le dernier chapitre traite de la sagesse de contemplation qui achève l'édifice du savoir hugonien. — L'ouvrage comprend de riches développements et montre avec clarté que la science et la sagesse chez Hugues ne sont pas dissociées. Il n'est pas de démarche rationnelle pour le Victorin qui n'entre dans la perspective de la transformation de la vie. Il reste cependant que l'auteur, de culture thomiste, trahit souvent quelque embarras devant une conception des rapports de la raison et de la foi, de la science et de la religion, qui n'est pas fondée sur les distinctions de saint Thomas.

FERNAND BRUNNER.

LÉON BAUDRY : *Lexique philosophique de Guillaume d'Ockham.* Etude des notions fondamentales. Paris, P. Lethielleux, 1958, 300 p.

La bibliographie ockhamiste, comparée à celle de Bonaventure ou de Thomas d'Aquin, est mince. Aussi faut-il se réjouir de ce nouveau travail que Léon Baudry consacre au célèbre nominaliste. Ce lexique ne donne pas seulement les définitions des termes philosophiques employés par Ockham — définitions d'Ockham lui-même toutes les fois que c'est possible — mais un véritable commentaire de ses termes appuyé par des citations parfois inédites. Ce commentaire reste discret, l'auteur prenant soin de renvoyer aux ouvrages sur Ockham où la question est traitée d'une manière étendue. — Il va de soi que l'ouvrage n'est pas destiné à être lu de bout en bout comme un traité. C'est Ockham qu'il faut lire en se servant de cet instrument de travail. Mais, en choisissant certains termes caractéristiques comme ceux de : intentio, causa, libertas, materia, metaphysica, notitia, universale, etc., on pénètre dans la pensée d'Ockham, guidé par un maître sûr. Les affirmations du philosophe médiéval se situent les unes par rapport aux autres et par rapport à celles des autres médiévaux, en particulier Duns Scot, d'une manière précise et nuancée. — Cet ouvrage est

donc plus qu'un lexique. Il constitue les éléments d'un traité où la logique, la physique et la métaphysique d'Ockham seront exposées, espérons-le, prochainement.

FERNAND BRUNNER.

MARCEL DUPASQUIER : *Edgar Quinet en Suisse*. Neuchâtel, La Baconnière, 1959, 279 p.

Les lecteurs de la Revue ont eu l'occasion d'apprécier le dernier chapitre de cet ouvrage dans le premier numéro de l'année 1958, chapitre traitant des relations de l'écrivain français, l'un des plus énergiques « résistants » au régime antidémocratique instauré par Napoléon III, avec la pensée protestante en Suisse romande. L'auteur a su évoquer, avec le soin minutieux d'un historien rompu à toutes les exigences de sa science, la vie du ménage Quinet retiré en Suisse dont il apprécia l'hospitalité et où il créa, dans une maison de Veytaux, un centre où nous voyons défiler bien des personnages plus ou moins illustres que la France bonapartiste ne tolère pas dans ses frontières ou qui ne s'y sentent plus à l'aise, attendant le moment et le préparant où sera réinstauré un régime républicain. Parmi tant de détails parfois pittoresques, notons les fréquents séjours des Quinet à Genève, où ils comptent de fidèles amis dans la bourgeoisie savante et riche de la ville. Pour composer l'élégant volume qu'il nous offre, l'auteur a notamment utilisé le volumineux *Mémorial d'exil* dû à la plume de Mme Quinet, excellente portraitiste, et des lettres inédites. On ne lit plus guère Edgar Quinet, mais le livre de M. DuPasquier nous fait bien comprendre le rayonnement qu'a eu sa belle personnalité et l'influence de cet incorruptible adversaire de tous les despots sur toute une génération de Français qui fournit à la troisième République naissante l'élite d'esprits libéraux dont elle avait besoin.

HENRI-L. MIÉVILLE.

F. J. J. BUYTENDIJK : *Attitudes et mouvements* (Etude fonctionnelle du mouvement humain), traduit du néerlandais par L. van Haecht. Paris, Desclée De Brouwer, 1957, 494 p. Collection « Textes et études anthropologiques ».

Né en 1887, formé comme médecin, adonné à la recherche physiologique, puis après la première guerre mondiale professeur de biologie générale à l'Université libre d'Amsterdam, ce qui lui donne occasion de se spécialiser en psychologie animale, Buytendijk résume à lui seul l'évolution vers l'anthropologie philosophique de toute une génération de biologistes et de psychologues de langue allemande. L'influence décisive, avouée, est ici celle de Max Scheler, d'une dizaine d'années plus âgé, mais disparu prématurément dès 1928. Ce que Buytendijk nous offre depuis une vingtaine d'années correspond assez exactement au programme que Scheler avait tracé à la recherche biologique et physiologique, dans la mesure où elle touchait à l'homme. En français, son dernier grand ouvrage, le *Traité de psychologie animale* (paru dans la collection « Logos », aux Presses Universitaires, en 1952) montait de l'animal vers l'homme. Celui dont il est question ici s'installe délibérément au niveau humain, même si, à première vue, il semble porter sur ce qui est le plus immédiatement comparable à ce que l'on peut enregistrer aux niveaux d'animalité inférieure. Les attitudes et les mouvements cependant ne sont jamais de simples organisations spatio-temporelles, en terme d'extériorité. Ce qui reste réductible à ces organisations

« mécanistes » n'est ni proprement humain, ni même intéressant à aucun degré : artifact de laboratoire, entièrement constitué par le savant dans la façon dont il tripatouille le vivant pour pouvoir l'étudier et l'analyser. Nous aurions là comme un pôle extrême, où l'intelligibilité disparaît pour faire place à de pures concaténations de causes et d'effets également prévisibles. C'est à partir de ce pôle que l'on doit poser le problème de l'attitude ou du mouvement humain, mais c'est toujours en partant vraiment, c'est-à-dire en le *quittant*, car sinon on se coupe soi-même l'objet de son étude. — Dans cette perspective, Buytendijk parvient à ne rien sacrifier. La physiologie n'est pas pour autant reniée : mais elle est à sa place, qui n'est pas la première dès le moment qu'on veut comprendre l'attitude ou le mouvement, et pas seulement le constater. Surtout, c'est la richesse des perspectives expressives qui frappe dans un ouvrage comme celui-ci, c'est-à-dire tout ce qu'un mouvement contient au-delà de sa finalité immédiate. Indiscutablement, il y a là des chapitres qui comptent dans toute psychologie un peu complète, et pourtant qui manquent dans des saisies plus objectivistes. — Cependant, cette utilisation de la phénoménologie schélerienne n'en masque pas entièrement le caractère problématique. En définitive, la phénoménologie reste philosophiquement ambiguë, dans la mesure où elle ne se parachève pas en une dialectique de type hégélien et ne se récupère pas elle-même dans sa propre théorie. Mais en science, cette ambiguïté est encore plus prononcée. On pourrait formuler sa problématique en disant que sans l'attitude phénoménologique, on n'accède pas à certains domaines de phénomènes, mais on ne peut pas non plus en épuiser l'étude en demeurant à l'intérieur de cette attitude. L'objectivation a ses exigences, et la « compréhension » phénoménologique finit vite par verser dans un jeu verbal ou dans une dogmatique préemptoire. Certes, la psychologie « classique » n'est pas arrivée à résorber tous les problèmes de l'expression corporelle, mais il n'est pas dit qu'une psychologie objectivante rigoureuse, de type hullien, comme celle qu'essaie Berline, n'y parvienne pas au bout de ses complications conceptuelles. C'est pourquoi cet ouvrage, comme toute œuvre philosophique de quelque valeur, est « juste dans ce qu'il affirme » (et notamment dans ce qu'il s'efforce de mettre en évidence dans l'empan de sa *curiosité psychologique*), mais « faux dans ce qu'il nie » (et notamment sa répudiation de principe des saisies objectivantes). Qu'il y ait un problème, interne à la psychologie, de l'articulation nécessaire des diverses saisies qui nous laissent espérer une connaissance de l'homme, voilà qui est certes hors de question. Mais la solution que nous propose Buytendijk, en supprimant en principe la saisie objectivante, reste en deçà de ce que l'on doit aujourd'hui exiger, et semble curieusement perpétuer des polémiques dont trente années d'évolution rapide à l'intérieur de la psychologie scientifique nous ont éloignés.

PHILIPPE MULLER.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

J. H. BREASTED : *Development of Religion and Thought in Ancient Egypt.* New York, Harper & Brothers, 1959, xx + 379 p.

Réimpression du fameux « classique » de l'histoire des religions publié pour la première fois en 1912. John A. Wilson, ancien directeur de l'Oriental Institute de Chicago, y présente une notice biographique sur l'auteur ; à part cela, rien n'est changé à l'édition de 1912. C'est dire que l'ouvrage, avec ses nombreux textes traduits de l'égyptien, garde toute sa valeur, bien que nos connaissances, surtout en ce qui concerne les cultes locaux, aient été considérablement élargies depuis.

XAVIER DE PLANHOL : *Le monde islamique : Essai de géographie religieuse.* Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 146 p.
Collection « Mythes et religions », 34.

Une étude de sociologie de la religion, sous l'angle particulier de la géographie. Les rapports entre l'Islam, religion des cités caravanières des régions arides et semi-arides, et l'aspect extérieur des pays musulmans sont étudiés dans cinq parties : L'Islam et la cité, l'Islam et l'exploitation du sol, géographie des pèlerinages, les communautés sectaires et minoritaires, et, en guise de conclusion, les facteurs géographiques dans l'expansion de l'Islam. Ouvrage suggestif et d'une information très sûre, nuancé dans sa méthode aussi bien que dans ses résultats.

JAQUES JOMIER : *Bible et Coran.* Paris, Editions du Cerf, 1959, 148 p.
Collection « Foi vivante ».

La prédication de Mouhammad et la naissance, voire l'expansion de l'Islam sont, on le sait, inconcevables sans l'existence préalable de la Bible et des traditions juives et chrétiennes. L'auteur présente ces rapports de façon succincte mais complète, commençant par une brève histoire de la jeune communauté musulmane, analysant tour à tour les grands thèmes de la prédication de Mouhammad, pour aboutir à la conclusion que les seuls éléments proprement bibliques du Coran sont ceux du Pentateuque (p. 137). Cela signifie que l'Islam, à l'encontre des religions bibliques, ne connaît pas l'histoire du salut dans sa totalité, mais propage une « religion naturelle et immuable ». Dans la mesure où la Bible, elle aussi, préconise des « valeurs naturelles », musulmans et chrétiens peuvent cependant s'entendre. Ouvrage utile bien que typiquement catholique romain.

RICHARD HÖNIGSWALD : *Vom erkenntnistheoretischen Gehalt alter Schöpfungserzählungen.* Stuttgart, Kohlhammer, 1957, 191 p.
Schriften aus dem Nachlass von R. Höningwald, Bd. I.

Ce livre posthume étudie les bases inconscientes sur lesquelles reposent les anciennes cosmogonies (babylonienne, égyptienne, hindoue, iranienne, phénicienne, grecque, italique et biblique), c'est-à-dire les problèmes philosophiques que soulève l'analyse systématique de leur contenu : problèmes de la substance, du langage, de la différenciation des choses par rapport au tout, de l'espace et du temps, etc. Etude philosophique que l'exégète lui aussi méditera avec profit. L'auteur a bien remarqué les différences fondamentales entre les récits païens et Gen. 1. — Le but de l'ouvrage étant philosophique plutôt que théologique, les liens entre Gen. 1 et la « Heilsgeschichte » sont ignorés.

GEORG FOHRER : *Elia*. Zurich, Zwingli-Verlag, 1957, 96 p. Abhandlungen zur Theologie des Alten und Neuen Testamente, 31.

Quatre chapitres. Le premier contient un bref commentaire sur les récits relatifs à Elie, laissant de côté le récit de son ascension, II Rois 2. Le second retrace l'histoire de cette tradition, suggérant qu'elle est composée de six récits et de six anecdotes dont l'origine et l'évolution jusqu'à l'état actuel sont analysées. Le troisième essaie de distinguer les éléments de valeur historique douteuse. Le reste est considéré comme historique et rattaché à ce que nous savons encore de l'histoire du IX^e siècle. Le dernier chapitre, enfin, offre une tentative d'appréciation théologique de l'œuvre d'Elie. Celui-ci a, tout en gardant certaines affirmations traditionnelles, enrichi la religion d'Israël de plusieurs idées nouvelles.

H. E. DEL MEDICO : *Le mythe des Esséniens*. Paris, Plon, 1958, 334 p.

On connaît la thèse massive de l'auteur sur les découvertes du désert de Juda : les déclarations de Philon, Pline l'Ancien et Josèphe sur les « Esséniens » n'ont fait qu'accréditer une légende ; les Esséniens n'ont jamais existé ; les documents récemment retrouvés ne sont qu'un amas de textes incohérents, d'époques diverses, jetés là parce qu'inutilisables. C'est à retracer les origines et le développement de la « légende essénienne » jusqu'à la fin du moyen âge que ce volume est consacré. La thèse principale de ce livre est hautement fantaisiste ; mais on y lit nombre de remarques utiles.

X. L. LÉON-DUFOUR, S.J. : *Concordance des évangiles synoptiques*. Paris - Tournai - Rome - New York. Desclée & C^{ie}, 1956.

Le savant professeur à la Faculté de théologie d'Enghien pense avec raison qu'il « ne suffit pas de lire les évangiles séparément mais qu'il faut les lire simultanément ». Par un ingénieux système de couleurs diverses, sa concordance permet, non de comparer les textes parallèles dans les mots, comme le fait une synopse grecque, mais dans leur sens global. Cet ouvrage apportera une originale initiation au fait synoptique aux personnes toujours plus nombreuses que ces questions intéressent.

ED. THURNEYSEN : *Le Sermon sur la montagne*. Genève, Labor et Fides, 1958, 69 p.

Chacun s'accorde aujourd'hui à penser que les chapitres 5 à 7 de Matthieu tirent leur vraie signification de celui qui les prononce, le Christ. Mais qu'est-ce, au juste, qu'une interprétation « christologique » de ces chapitres, les plus connus, ou méconnus, de la Bible ? « Le Sermon sur la montagne est ce témoignage d'un monde qui vient, et par là même il témoigne de Jésus et de Jésus seul, car c'est lui qui, dans ce Sermon sur la montagne, saisit notre vie et y dresse le signe de ce monde qui est en train de venir » (p. 27). Cette interprétation, peut-être plus luthérienne ou paulinienne que matthéenne, relève un aspect capital du texte biblique.

ALBERT SCHWEITZER : *Das Messianitäts - und Leidensgeheimnis. Eine Skizze des Lebens Jesu*. Dritte unveränderte Auflage. Tübingen, Mohr, 1956, 109 p.

Paru en première édition en 1901, ce petit livre demeure fort impressionnant. On connaît sa thèse essentielle : les Vies de Jésus du XIX^e siècle ont fait fausse route ; il est impossible d'écrire un portrait psychologique et moral de Jésus ; celui-ci, dès le jour de son baptême jusqu'à sa mort (quelques mois

plus tard) fut entièrement dominé par la certitude de l'éclatement imminent du Règne dont il devait devenir le Messie glorieux au travers de la mort. — Ce qui a beaucoup plus vieilli, par contre, c'est l'appel à « l'héroïsme » qui sert de conclusion à cette contestable mais magistrale esquisse historique.

KARL BARTH : *Christ et Adam d'après Romains 5.* Genève, Labor et Fides, 1959, 80 p.

Paru d'abord dans les « Theologische Studien », ce texte est une explication des versets 12 à 21 de Romains 5. Il peut être résumé dans ces mots de la p. 11 : « ... l'anthropologie particulière de Jésus-Christ — l'Unique pour tous et tous dans l'Unique — est aussi le secret d'Adam et par conséquent la loi de toute anthropologie. » Ce secret, c'est que, même enveloppé par le mal et la mort, parce qu'il est lié à l'humanité sauvée par le Christ, tout homme est en quelque sorte l'annonciateur du salut. Que voilà une façon nouvelle de parler du péché et de la misère de l'homme !

HANS CONZELMANN : *Die Mitte der Zeit. Studien zur Theologie des Lukas.* Tübingen, Mohr, 3^e éd., 1960, 241 p.

Il est rare qu'un ouvrage technique d'exégèse biblique atteigne sa troisième édition en six ans. C'est que la thèse de l'auteur a résisté victorieusement au feu très nourri de la critique. Elle peut être résumée de la manière suivante : alors que les écrits pauliniens et les deux premiers évangiles situent l'Eglise à la fin des temps, Luc et les Actes la situent « au milieu de l'Histoire » ; Jésus et ses apôtres y préparent les fidèles à affronter de longues années de persécutions et d'activité missionnaire. Cette thèse fondamentale renouvelle l'exégèse pour d'innombrables expressions particulières des textes. Dans cette troisième édition, l'auteur a heureusement tenu compte des remarques qui lui ont été présentées.

WALTER LÜTHI : *Gottes Völklein. Bibelarbeit und Predigt gehalten am Deutschen Evangelischen Kirchentag 1959 in München.* Basel, Verlag Friedrich Reinhardt AG., s. d., 72 p.

Notre compatriote publie dans cette plaquette les trois études bibliques (Deut. 7 : 6-11 ; Jean 15 : 1-17 ; Jean 15 : 18-27) qu'il a présidées au dernier « Kirchentag », et la prédication qu'il prononça le 16 août sur le récit de la guérison du sourd (Marc 7 : 31-37). Les études sont plutôt des homélies adressées à la foule qui se presse dans une halle et « draussen auf der Wiese ». La prédication est incisive, riche d'exemples et d'allusions à la situation contemporaine sans cesse présente au cœur des 50 000 participants de ce Rassemblement.

JEAN COLSON : *La fonction diaconale aux origines de l'Eglise.* Bruges, Desclée De Brouwer, 1960, 152 p. Textes et études théologiques.

L'auteur veut, par ces pages, constituer un dossier théologique et historique pour faciliter les décisions que l'Eglise romaine sera sans doute invitée à prendre au sujet d'une revalorisation et d'une réorganisation de la fonction de diacre. Ce dossier contient les textes néotestamentaires, les textes judaïques apparentés (Qumrân !), les textes majeurs de l'Eglise ancienne, cités presque tous *in extenso* et réunis de façon systématique. On sera reconnaissant à l'auteur d'avoir rassemblé tant de textes avec acribie ; en revanche, on sera parfois surpris de la manière dont il les classe et les interprète, en particulier en ce qui concerne les documents qui s'appliquent aux diaconesses (p. 63-69 ; 121-139). Jean Colson annonce un prochain ouvrage sur l'origine du sacerdoce dans l'Eglise. Sans doute tentera-t-il d'y expliciter en détail la distinction qu'il établit entre le « sacerdoce sacerdotalisant » des ministres et le « sacerdoce sacerdotalisé » de l'Eglise.

BRUNO H. VANDENBERGHE : *Onze Vaders in het Geloof*. Antwerpen-Bilthoven, 'T Groet-H. Nelissen, s. d., 175 p.

Il s'agit d'une série de monographies consacrées aux Pères de l'Eglise, de Clément de Rome à Augustin et à Cyrille d'Alexandrie, en passant par Origène et Tertullien. Il s'agit moins d'études que de présentations destinées à introduire tant aux hommes qu'à leurs œuvres écrites. Ce livre s'adresse donc au grand public, non aux spécialistes.

HIRAM PERI (PFLAUM) : *Der Religionsdisput der Barlaam-Legende, ein Motiv abendländischer Dichtung*. Untersuchung, ungedruckte Texte, Bibliographie der Legende. — Salamanca, Universidad, 1959. Acta Salmanticensia iussu senatus universitatis edita, Filosofia y Letras, Tomo XIV, num. 3. 275 p. + hors-textes.

Magnifique édition de fragments inédits se rapportant à la légende de Barlaam et Joséphat, et à son histoire à travers la littérature occidentale. L'introduction souligne l'importance de ce thème, unique, traité par la légende de Barlaam : victoire de la religion chrétienne sur toutes les autres. L'étude des diverses épopeïes qui doivent peu ou prou à cette légende est suivie des textes restés encore inédits, à quoi s'ajoutent près de quatre cents numéros de bibliographie, un index complet, les photocopies des principaux manuscrits, et un tableau synoptique de l'histoire de la légende.

JEAN MEYENDORFF : *Saint Grégoire Palamas et la mystique orthodoxe*. Paris, Editions du Seuil. Coll. Maîtres spirituels, n° 20, 1959, 188 p.

L'excellente petite collection « Maîtres spirituels » aborde avec ce nouveau volume un sujet peu connu des occidentaux que nous sommes : l'hésychasme et son plus illustre représentant au XIV^e siècle. M. Meyendorff réussit à rendre actuelle cette pensée d'une rare densité où l'existentialisme théologique s'unit à un mysticisme christocentrique pour l'emporter sur l'humanisme païen de la Renaissance. Cette spiritualité aux racines vénérables a de quoi plaire aux réformés. Très belles photos dans le texte.

HENRI MARGENAU : *Thomas and the Physics of 1958 : a confrontation*. Milwaukee, Marquette University Press, 1958, 61 p.

Juger la science moderne du point de vue de saint Thomas, et saint Thomas du point de vue de la science moderne ; démontrer que, si la physique matérialiste du siècle passé ne pouvait s'accorder avec la Somme, il n'en est plus de même de celle d'aujourd'hui, le savant étant devenu moins assuré sur ses positions et plus spontanément ouvert aux questions métaphysiques, tel est l'objet de ces pages sympathiques. Mais saint Thomas y remporte une victoire qu'on voudrait moins facile et surtout moins acquise dès le départ.

Saint Vincent Ferrier. Textes choisis et présentés par BRUNO H. VANDENBERGHE. Namur, Editions du Soleil levant, 1956, 190 p.

L'importance de l'homme d'Eglise qui joua un rôle si considérable au début du XV^e siècle ne doit pas faire oublier la profondeur de sa vie ascétique et mystique. Le *Traité de la vie spirituelle* et les extraits de sermons rassemblés dans ce volume représentent à cet égard un bon moyen d'approche.

ANDRÉ DODIN : *Saint Vincent de Paul et la charité*. Paris, Editions du Seuil, 1960, 188 p. Maîtres spirituels, n° 21.

« Nous ne pouvons mieux assurer notre bonheur éternel qu'en vivant et mourant au service des pauvres entre les bras de la Providence et dans un actuel

renoncement de nous-mêmes pour suivre Jésus-Christ » : En cette année tricentenaire de la mort de M. Vincent, où de fort nombreux ouvrages tentent de faire revivre cette figure exceptionnelle, il était bon que le petit précis de M. Dodin mette un accent particulier sur la spiritualité du saint. Un aperçu biographique et des considérations doctrinales préparent à la lecture d'une belle anthologie de textes divers. En fin de volume, on fait le point des controverses traditionnelles sur la vie de saint Vincent de Paul : la date de sa naissance, sa captivité en Barbarie et sa conversion. Présentation soignée comme le veut la collection.

GABRIEL MUTZENBERG : *Le prisonnier d'Innsbruck*. Genève, Labor et Fides, 1960, 74 p.

Ce nouveau volume de la collection « Histoire de la Réforme racontée aux jeunes » présente, en un récit alerte et bien conduit, le ministère du prédicant grison Blasius Alexander qui fut exécuté, martyr de la foi réformée, le 23 décembre 1622 à Innsbruck.

Constitution de l'Eglise évangélique luthérienne de France et Règlements synodaux. Paris et Montbéliard, 1958, 92 p.

Les luthériens de France connurent d'abord autant d'ordonnances ecclésiastiques qu'il y avait de principautés. Ce n'est qu'en 1802, puis surtout en 1852, que les Inspections d'Alsace, de Paris et de Montbéliard reçurent une organisation commune sous le nom d'Eglise de la Confession d'Augsbourg. Au moment où le protestantisme français prend de plus en plus conscience de son unité, il est important de mieux connaître, par cette brochure fort bien présentée, une des familles spirituelles qui le composent.

ERNST STAHELIN : *La question des Jésuites*. Lausanne-Paris, La Bibliothèque des Arts, 1956. Collection « Vie et Pensée chrétienne ». Traduction sur la 2^e édition allemande par Hubert Von der Mühl et Jean-Louis Cornuz. 53 p.

L'auteur prend position sur le problème de la suppression en Suisse de l'Ordre des Jésuites, acquise en 1874, et remise en question en 1954. Il montre tout d'abord que les Jésuites n'ont pas été institués à la seule fin de combattre la Réforme, et que d'autre part leur théologie morale n'est pas plus casuistique (au sens propre) que tout le « probabilisme » de l'Eglise tant catholique que protestante. Que Pascal, enfin, s'est trompé dans la plupart de ses attaques, soit volontairement, soit qu'il ait été mal renseigné. Que, en conséquence, il convient d'abroger les articles constitutionnels de 1874. Il ressort de cette étude l'impression que l'auteur se meut dans un climat très libéral et très œcuménique, et ce climat a quelque chose de rassurant, sinon de tout à fait convaincant.

HEINZ-DIETRICH WENDLAND : *Gottesdienstliche Gemeinde und Weltliche Christenheit*. Zurich, Zwingli-Verlag, 1958, 27 p. Kirchliche Zeitfragen, Heft 45.

Ce petit cahier, qui reprend et exploite certaines idées majeures de l'important ouvrage du même auteur : *Die Kirche in der modernen Gesellschaft* (Hamburg, Furche Verlag, 2^e éd. 1958), est un vigoureux appel adressé à l'Eglise d'aujourd'hui pour l'exhorter à ne pas oublier que sa première justification sur terre est d'y célébrer la victoire et la gloire de son Seigneur, et que cette victoire du Christ exige d'elle une imagination missionnaire toujours renouvelée.

ARNOLD EHRHARDT : *The Apostolic Ministry*. Edinburgh-London, Oliver & Boyd, 1958, vi + 60 p. Scottish Journal of Theology. Occasional Papers No. 7.

Quatre conférences prononcées à des rencontres d'ecclésiastiques anglicans, sur le sens du terme « apostolique », l'ordination, la succession apostolique et l'épiscopat. On retrouve dans ces pages de l'ex-juriste luthérien allemand, devenu vicaire anglican après avoir passé par l'enseignement de K. Barth, la verve, l'érudition et le goût de la polémique que l'on appréciait déjà dans son ouvrage « *The Apostolic Succession in The two First Centuries* » (London, Lutterworth, 1953). On regrette cependant que l'auteur n'ait pas jugé utile de donner, en notes, les références aux sources exégétiques, historiques et patristiques qu'il utilise à profusion. De ce fait cet ouvrage ne pourra guère jouer, dans les débats scientifiques sur l'histoire du ministère dans l'Eglise ancienne, le rôle qu'il aurait mérité.

PIERRE PETIT : *Lourdes, les protestants, la tradition chrétienne*. Paris, « Les Bergers et les Mages », 1958, 134 p.

Fort bien documenté, farci de citations significatives, écrit avec respect et sympathie, ce petit livre rendra service à quiconque désire être initié solidement et brièvement à l'énorme phénomène de Lourdes. Peut-être la conclusion sur la signification des pèlerinages n'est-elle pas absolument satisfaisante. Certes, Jésus est la seule « voie », mais cela signifie-t-il que toute espèce de pèlerinage est exclu par la foi évangélique ?

JOHANNES HAMEL : *Le combat de l'Eglise dans l'Allemagne de l'Est*. Genève, Labor et Fides, 1958, 62 p.

L'auteur, pasteur et professeur en Allemagne de l'Est, examine la question délicate de l'attitude de l'Eglise dans son pays, en particulier celle de la « confirmation ». Sa thèse générale est que l'Eglise, au lieu de se défendre, de se prévaloir des droits publics que l'Etat lui reconnaît encore en principe, serait plus forte, d'une force plus chrétienne, en adoptant l'attitude positive d'un témoignage moderne et actuel rendu à la grâce de Dieu. « Il conviendrait avant tout de reconnaître avec gratitude que, sans aucun mérite, nous nous trouvons placés sous l'autorité de magistrats relevant eux aussi de la patience et de la providence miséricordieuse de Dieu, même si nous devons souffrir de la mauvaise volonté et du fanatisme de ces magistrats » (p. 30). Position audacieuse ; et d'une audace authentiquement chrétienne.

KARL BARTH : *Lettre à un pasteur de la République démocratique allemande, et la réponse*. Genève, Labor et Fides, 1959, 65 p.

On peut ne pas être d'accord, sur le fond, avec l'auteur. On ne peut, cependant, qu'être impressionné par l'autorité nuancée et pastorale avec laquelle il a répondu aux huit questions de son interlocuteur. Et comment ne pas adhérer à ses deux propositions fondamentales ? A l'Ouest et à l'Est, l'Eglise se heurte à deux sortes de matérialismes qui, en définitive, s'accordent à refuser l'Évangile. L'Eglise n'a pas à « défendre ses droits » car, en définitive, elle ne possède aucun droit d'exister sur la terre ; sa seule défense est le témoignage joyeux et intrépide rendu à celui qui aime tous les hommes, voire les plus matérialistes.

G. CATHELIER : *L'éducation religieuse des adolescentes*. Lyon-Paris, E. Vitte, s. d., 260 p.

Appuyé sur une expérience de plusieurs années, poursuivie dans le quartier populaire de Charonne, à Paris, cet ouvrage présente le travail accompli par des prêtres et des laïcs soucieux de renouveler les méthodes souvent très

scolaires du catéchisme de persévérence. L'auteur n'a pas voulu simplement raconter ; il faut lui savoir gré de nous livrer le résultat de ces recherches sou, une forme élaborée, qui traduit constamment l'inspiration d'une foi vivante ouverte et fidèle.

GERHARD LEHMANN : *Geschichte der Philosophie. XI. Die Philosophie im ersten Drittel des zwanzigsten Jahrhunderts*. Zweiter Teil. Berlin, Sammlung Göschen 850, Walter de Gruyter & Co., 1960, 114 p.

Les mérites de cette petite collection ne sont plus à dire, et nous les avons déjà signalés ici même. Le présent fascicule comprend deux chapitres : *Phénoménologie et ontologie* — *Du pragmatisme au néo-réalisme*. Husserl, Scheler, N. Hartmann, d'une part, W. James et B. Russel, d'autre part, et les philosophes qui gravitent autour d'eux, sont étudiés sommairement ou du moins signalés. Utile appendice bibliographique.

HEINRICH QUIRING : *Heraklit. Worte tönen durch Jahrtausende*. Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1959, 164 p.

Cette présentation des Fragments est précédée d'une intéressante introduction, dans laquelle H. Quiring insiste sur le relief conféré à la pensée d'Héraclite par les sciences modernes, à côté de la poussée qu'elle a exercée sur le développement de la philosophie occidentale. On a suivi H. Diels pour le texte, et adopté une répartition en dix rubriques qui laisse toute son utilité à un répertoire analytique fort détaillé ; plusieurs essais de traduction nouvelle reposent sur une argumentation bien rapide.

SYLVAIN ZAC : *La morale de Spinoza*. Paris, Presses Universitaires de France, « Initiation philosophique », 1959, 116 p.

Ouvrage clair, juste, et aussi complet que le genre l'autorise. L'auteur examine successivement : l'homme sous le régime de la passion, l'homme sous le régime de la vertu, le sage sous le régime de la connaissance (et, de ce fait, au-delà du bien et du mal), l'ignorant sous le régime de l'obéissance, l'homme dans la cité, l'homme responsable. De brèves remarques finales situent la morale de Spinoza en tant qu'éthique aristocratique du salut par la connaissance, et éthique démocratique de l'universelle dépendance en Dieu.

COURNOT : *Critique philosophique*. Textes choisis par Claude Khodoss. Paris, Presses Universitaires de France, « Les grands textes », 1958, 235 p.

Félicitons les auteurs de cette collection d'y avoir accueilli Cournot, dont la pensée demeure toujours stimulante. Trois parties : *Du hasard à la critique philosophique* — *Probabilités sur le savoir* — *Conjectures sur l'humanité*. Un Index des noms propres et des questions traitées.

HERBERT W. REICHERT et KARL SCHLECHTA : *International Nietzsche Bibliography*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1960. « Studies in comparative Literature », No. 29, 135 p.

C'est là un monument, une véritable somme. Certes cette bibliographie ne contient pas *tout* ce qui a été publié sur Nietzsche ou à son propos ; il a fallu éliminer. Les éditeurs ont cependant eu la sagesse de confier à deux universités le fichier *complet* duquel ils sont partis. De plus, la plupart des titres indiqués sont suivis d'une brève caractérisation de leur contenu. Comme cette bibliographie compte près de 4000 numéros, on se rend aisément compte de l'immense

labeur exigé des rédacteurs. — La classification se fait selon les langues, ce qui permet, d'un seul coup d'œil, de savoir ce qui a été écrit sur Nietzsche en russe, en japonais, en yiddisch ou en vietnamien.

HENRI BERGSON : *Mémoire et vie*. Textes choisis par Gilles Deleuze. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 152 p. « Les grands textes. »

Excellente sélection de textes empruntés à toutes les grandes œuvres de Bergson. Le titre sous lequel ce choix est présenté ne reflète pas pleinement la richesse de cet ouvrage, qui permet à l'étudiant d'aborder de la meilleure façon — par le texte même — tous les thèmes fondamentaux du bergsonisme.

Giornale di Metafisica (p. 753-874) — Anno XIV, n° 6, 15 nov.-déc. 1959. Società editrice internazionale, Torino.

Parmi les nombreuses manifestations en hommage à la mémoire d'Henri Bergson signalons le numéro que lui consacre Michel Sciacca dans le *Giornale di Metafisica*. On y trouve les articles suivants : Charles Boyer : *Bergson et l'immortalité de l'âme* ; J. Chaix-Ruy : *L'exigence morale dans la philosophie d'Henri Bergson* ; André-A. Deveaux : *Le mystique et le philosophe selon Bergson* ; Vittorio Mathieu : *Scienza e metafisica in Bergson* ; Carlo Mazzantini : *Evidenza e problematica dell'iniziativa nella filosofia morale di Enrico Bergson* ; Mario Sancipriano : « *La metafisica induttiva* » del Bergson ; A. Virieux-Reymond : *Réflexions sur la nature du temps*. — Le fascicule se termine par une sérieuse bibliographie bergsonienne couvrant pour la France et l'Allemagne les années 1945-1959, pour l'Italie les années 1940-1959, tandis que la bibliographie concernant les études bergsonniennes en Espagne et en Amérique latine partent de l'année 1913.

GILBERT MAIRE : *Une régression mentale*. De Bergson à Jean-Paul Sartre. Préface de René Gillouin. Paris, Grasset, 1959. 210 p.

Gilbert Maire trace la genèse de l'existentialisme et en souligne la difficulté suivante : chez Bergson, l'attitude intellectuelle et l'attitude intuitive peuvent alterner, mais jamais coïncider, tandis que Husserl a tenté cette coïncidence et, de ce fait, a suscité « une foule de prétendus problèmes dont l'existentialisme est en quelque sorte le carrefour » (p. 111). — Rédigé dans un style mordant et polémique, ce « testament philosophique » de Gilbert Maire veut prouver que de Bergson à Jean-Paul Sartre, il y a une régression mentale. Le lecteur fera sans doute sien le jugement porté par M. Gillouin dans sa préface : scandalisé par la prétention de ceux qui avaient prétendu dépasser le bergsonisme, Gilbert Maire a peut-être « à son tour dépassé la mesure en englobant dans un même discrédit, sous le couvert du seul vocable de régression, plusieurs mouvements de pensée fort inégaux... »

GERHARD HUBER : *Menschenbild und Erziehung bei Martin Buber*. Zurich, Polygraphisher Verlag, 1960, 32 p.

Parler de la pensée pédagogique de l'auteur de l'inoubliable *Ich und Du* (1923), c'est atteindre au centre de sa philosophie. L'auteur nous paraît y avoir parfaitement réussi. Distinguant avec bonheur la conception buberienne des conceptions antique de l'homme politique et chrétienne de l'amour du prochain, l'auteur présente en l'éducateur selon Buber l'introducteur de l'enfant dans le monde de la nature et de la société, ce qui ne peut survenir que par le dialogue décisif, vraiment créateur, du maître et de l'enfant.

ANDRÉ CHOURAQUI : *Theodore Herzl, inventeur de l'Etat d'Israël*. Paris, Editions du Seuil, 1960, 398 p.

Nul n'était mieux placé que M. Chouraqui, délégué permanent de l'Alliance israélite universelle, pour écrire la biographie de Herzl. Fondée sur les meilleurs documents et sur une connaissance approfondie de l'histoire européenne à la fin du XIX^e siècle, cet ouvrage est encore enrichi par une importante collection de documents iconographiques, par un aperçu critique de ses sources, un index biographique et une table chronologique.

OLIVIER A. RABUT, O.P. : *Dialogue avec Teilhard de Chardin*. Paris, Editions du Cerf, 1958, 209 p.

Publié avec l'*imprimatur*, ce petit ouvrage témoigne de la grande sympathie de son auteur pour les positions teilhardiennes, ce qui ne l'empêche pas d'exprimer de très sérieuses réserves. Contre les contaminations de la philosophie et de la théologie par la science, le P. Rabut maintient la spécificité de ces trois ordres de la pensée. « La confusion méthodologique est sans doute le plus grand reproche qu'on puisse faire à sa pensée » (p. 205). « Aux yeux du savant, la méthode est impure, partiale, irritante. Au philosophe, le défaut d'élaboration paraît pénible, peu sérieux. Pour l'honnête homme, le résultat obtenu est frappant, étonnamment expressif, et vrai (en partie) » (p. 204).

INGEBORG HEIDEMANN : *Spontaneität und Zeitlichkeit. Ein Problem der Kritik der reinen Vernunft*. Köln, Kölner Universitäts-Verlag, 1958, 275 p. Kantstudien, Ergänzungsheft 75.

C'est là une thèse d'habilitation d'une élève de Gottfried Martin, professeur à Mayence. L'auteur s'attaque au problème, devenu central aujourd'hui, de la temporalité dans le cadre du kantisme. Ce problème déborde lui-même dans celui de la spontanéité de la pensée transcendantale, et de la liaison du temps au noumène par l'intermédiaire de l'imagination. — La tendance générale de l'ouvrage consiste à interpréter Kant à l'aide de distinctions scolastiques dont il serait l'héritier (c'est déjà la tendance de Heimsoeth).

LOUIS DE RAEYMAEKER : *Riflessioni su temi filosofici fondamentali*. Milano, Marzorati, 1957, 96 p. (Publicazioni dell' Istituto di Filosofia dell' Università di Genova. Vol. X.)

Texte traduit des conférences faites à l'Université de Gênes par le philosophe néo-thomiste de Louvain. Il s'agit tout d'abord de la refonte, par saint Thomas, de la métaphysique grecque, puis de l'expérience de l'être et de sa signification métaphysique, du problème de la causalité et du néo-thomisme dans la multiplicité des doctrines contemporaines. Mgr. de Raeymaeker expose un thomisme ouvert, dirons-nous, dans la ligne du cardinal Mercier.

PAUL CÉSARI : *La valeur*. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 120 p. « Initiation philosophique », 29.

La valeur dans son rapport à la réalité, la découverte des valeurs dans l'existence, la valeur et l'absolu : tels sont les trois thèmes fondamentaux de ce livre, qui nous paraît d'un abord assez ardu pour le lecteur en quête d'une première initiation à l'axiologie.

JEAN BARRAUD : *La matière vivante*. Paris, Adyar, 1960, 83 p.

Définir la science comme portant sur la quantité et pratiquant la mesure convient à la physique, mais ne saurait s'appliquer aux sciences qui étudient la vie, puisque la biologie nous constraint expérimentalement à réintroduire la

notion de finalité et la dimension de la qualité. — La qualité apparaît donc comme une cinquième dimension dans l'univers quadridimensionnel de la physique. L'avantage est alors d'entrevoir une organisation générale de la vie, à la fois logique et holophysique, rendant à l'homme l'orientation qualitative qui est sienne. — Cet ouvrage fait réfléchir, mais l'on peut se demander si l'introduction de la qualité dans la science ne la transforme pas en métaphysique.

Archivio di filosofia, 1/1959 : *Tempo e eternità*. Padova, Cedam, 1959, 197 p.

Ce recueil reprend le thème d'une précédente livraison sous l'angle particulier des relations du temps et de l'éternité. Quelques études historiques — dont celle de J. Eymard d'Augers sur Bérulle et Pascal et de A. Tilliette sur Schelling — complètent des articles sur « L'eschatologie et l'éternité », de R. Lazzarini ; « Le temps, l'espace et l'éternité », de E. Przywara, et « De la temporalité à la spatialité pure », de F. Cadin. Nous avons surtout remarqué un essai de Jankélévitch sur « L'éternité et la première impureté ». Des recensions et des notices complètent le volume.

GUNTER FREUDENBERG : *Die Rolle von Schönheit und Kunst im System der Tranzendentalphilosophie*. Meisenheim am Glan, Anton Hain, 1960, Beihefte zur Zeitschrift für philosophische Forschung, 13, 88 p.

La *Critique du Jugement* de Kant y est inclinée non pas du côté de l'ontologie (comme chez W. Biémel), mais du côté de l'anthropologie, dans une perspective idéaliste (hégélienne) et existentialiste (heideggerienne). L'auteur cherche les points où la troisième *Critique* joint les deux premières ; il les trouve dans l'étude des couples « phénomène-noumène », « liberté-nécessité », « esprit-nature ». — Bien que rien ne l'indique expressément, il doit s'agir d'une thèse de doctorat ou d'habilitation.

FRITZ HEINEMANN : *Existenzphilosophie lebendig oder tot?* Stuttgart, W. Kohlhammer Verlag, 1954, 208 p.

Cet ouvrage est la traduction, par l'auteur lui-même, d'un ouvrage paru en anglais en 1953. Certains chapitres ont été augmentés, d'autres abrégés. L'exposé passe en revue Kierkegaard, Husserl, Jaspers, Heidegger, Sartre, Marcel, Berdiaeff. L'introduction et la conclusion nous apprennent que M. Heinemann tient à garder ses distances à l'égard de l'existentialisme et de ses représentants. Mais tout en proclamant la mort de cette philosophie, il affirme la vitalité d'une pensée *existentielle* fortement enracinée en la tradition.

WILHELM KAMLAH : *Wissenschaft, Wahrheit, Existenz*. Stuttgart, KOHLHAMMER, 1960. 72 p.

La *Revue* présentera prochainement l'œuvre et la pensée de cet auteur, professeur à Erlangen. Son dernier livre est un recueil d'articles, qui concernent essentiellement les rapports entre la science et la philosophie, mesurées à l'aune de la vérité. Le texte le plus important consiste en une confirmation audacieuse des positions logiques de Tarski par celles de la pensée heideggerienne.

E. VAN DE WINCKEL : *De l'inconscient à Dieu. Ascèse chrétienne et psychologie de C. G. Jung*. Paris, Aubier, 1959, 221 p.

« ... la psychologie ne peut étudier les phénomènes religieux en se plaçant seulement sur le plan de l'homme, mais elle doit intégrer à son tour le plan de Dieu, et respecter ce que les religions ont établi, tant en Orient qu'en Occident,

comme elle respecte les données scientifiques et physiologiques. La théologie a des définitions comme toute autre science, et si l'on veut pénétrer dans son domaine, il faut commencer par apprendre et par admettre son langage, indépendamment de toute question confessionnelle » (p. 212). Ce livre se recommande par son accent de sincère et loyale recherche.

EDMOND CHOPARD : *Mission de l'esprit dans notre civilisation technique*. Neuchâtel, H. Messeiller, 1959, 125 p.

Variations sincères et parfois élégantes sur des thèmes bien rebattus, que l'auteur ne parvient guère à renouveler : le drame de la civilisation occidentale (technicité, machinisme, fractionnement du temps) et les possibilités d'une reconstruction par l'unité retrouvée, la découverte de l'homme et le retour au divin.

A. DOMMEL-DIENY : *De l'analyse harmonique à l'interprétation*. Avant-propos de Marc Pincherle. Paris-Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1958. « L'harmonie vivante », t. II, 135 p.

Nous avons déjà rendu compte du tome I, ce qui nous permet de nous limiter à signaler ce livre ici et de souligner ses qualités : justesse de l'interprétation des textes musicaux, choix excellent de ces textes, clarté de l'exposé, simplicité de la présentation. On regrettera pourtant que l'auteur ait jugé utile de maintenir la traditionnelle notation chiffrée, au lieu d'adopter celle, infinitéimement plus commode, proposée par A. Sérieyx. On regrettera aussi, naturellement, le fait que tant Debussy que Strawinsky (pour ne pas parler de Schönberg) sont passés sous silence, ainsi que Wagner, ce qui paraît plus grave. L'ensemble est centré sur Bach. De bonnes citations de critiques ou de musiciens nourrissent l'exposé. Enfin la liaison de la forme à la tonalité est bien marquée.

J.-CLAUDE PIGUET : *Le vocabulaire intellectuel*. Paris, Centre de documentation universitaire, 1957, V + 112 p.

Ce Vocabulaire est destiné aux étudiants qui ont à rédiger des dissertations philosophiques ou morales. Loin de vouloir leur simplifier la tâche en apportant des définitions toutes faites, il met les termes considérés (environ 500) en rapport avec les mots de sens voisin ou opposé pour amener le consultant à pousser plus loin l'élucidation de sa pensée. L'ambition de l'auteur a donc été de donner à son lecteur une « impulsion stimulatrice d'idées » à laquelle concourent même les obscurités et les approximations nécessitées par la concision de ce travail.